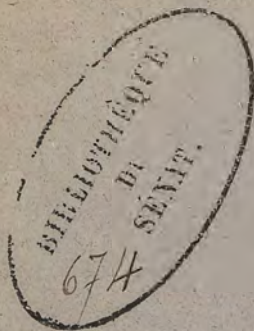


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

La Cour Plénière ,

Héroï-Tragi-Comédie ,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE ;

JOUÉE le 14 Juillet 1788 ,

*Par une Société d'Amateurs , dans un Château
aux environs de Versailles.*

Par M. l'Abbé DE VERMOND , Lecteur de la Reine.

. La chétive pécore

S'enfla si bien , qu'elle creva.

LA FONTAINE



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A B A V I L L E ,

Et se trouve A PARIS ,

Chez la Veuve LIBERTÉ , à l'Enseigne de la Révolution ;

1788.

IN COURT

IN THE

IN THE

IN THE

IN THE

IN THE

IN THE



IN THE

IN THE

IN THE

IN THE

A V I S

DES ÉDITEURS.

L'AUTEUR de cet Ouvrage ne l'avait pas d'abord destiné pour l'impression.

Enchanté d'avoir réussi à mettre sur le grand théâtre de l'administration ministérielle, des personnages dont il connaissait parfaitement les mœurs, le langage & le caractère, il s'est amusé à faire répéter sur un petit théâtre d'appartement & pour le plaisir de quelques personnes de distinction, la préparation des scènes qu'ils exécutent devant le public. (1)

(1) Cette Pièce a été réellement jouée dans un château voisin de Versailles. Plusieurs personnes de la première qualité ont assisté à la représentation. Le jeu de la scène, a été si vrai, & l'illusion si complète, qu'on a vu, à différentes reprises, les spectateurs oubliant qu'ils assistoient à une Comédie, & par un *quiproquo* qui fait l'éloge de l'Ouvrage, siffler les Acteurs qui représentaient Messieurs de Sens & de Lamoignon, en croyant siffler les originaux : puis se réveiller comme d'un songe, se regarder, rire de leur méprise, & faire retentir la salle, d'applaudissements..... Quel triomphe pour un Auteur !

*Son amour propre a joui d'un nouveau triomphe.
Ses talens littéraires n'ont pas eu de moindres
succès que ses talens politiques.*

*Le hazard nous ayant procuré la³ connaissance
de ce petit chef-d'œuvre dramatique , nous avons
tant fait , par nos éloges , par la perspective de
gloire que nous avons présentée au merveilleux
Abbé , qu'il n'a pu résister à nos instances , & que
nous en avons obtenu la permission de livrer au
grand jour cette précieuse production , & même de
la livrer sous son nom.*

*Comme ce n'a pas été sans peine , que nous avons
déterminé le modeste Auteur à nous confier sa
Pièce ; le temps s'est écoulé , & quelques-uns des
événemens , dont il y est fait mention , se sont
éloignés. Il est vrai aussi que la catastrophe s'est
approchée , & , qu'à la rigueur il y a , à tout pren-
dre une sorte de compensation : mais toujours ,
le Lecteur se tiendra pour averti , afin qu'il n'aille
pas nous faire quelques misérables chicanes qui ,
maintenant , n'auront point d'excuses.*

*Dans le présent que nous faisons à nos contem-
porains , nous n'avons d'autre but que celui de
plaire & de les instruire ; & nous sommes tellement
persuadés que nous l'avons rempli , que nous comp-
tons sur la reconnaissance universelle.*

DES ÉDITEURS.

§

Les Acteurs même qui occupent la scène, ne nous sauront pas mauvais gré de la publication de ce Drame : ils conviendront tous, que ce qu'on appelle la partie des mœurs, est supérieurement traité, que le dialogue est d'une vérité rare, car l'étonnant Ecrivain nous a assuré, que ce n'était pas seulement ce que doivent dire, mais ce que disaient (1), en effet, ses héros, qu'il leur mettait dans la bouche. Au fond un portrait ressemblant à son mérite, est-il toujours agréable quand on nous fait penser, parler, agir ; qu'on nous fasse penser, parler, agir, comme nous pensons, parlons & agissons réellement.

(1) Ce que nous avançons ici, nous dispense de prévenir le Lecteur sur quelques tournures de phrase, & certaines expressions où l'on méconnaîtrait le style du délicieux Abbé, telles que : *puant Janséniste, travailler le Clergé, la Robinaille, &c., &c.*, C'est ainsi que Molière, pour mieux faire reconnaître le personnage qu'il jouait dans le Tartufe, empruntait jusqu'à son langage : c'est ainsi que l'adroit Abbé, à l'imitation de Molière, a su se procurer, par le moyen d'un Valet-de-Chambre du Gardes-Sceaux, l'auguste simarre dont s'est affublé l'acteur qui a joué le personnage du grand Lamoignon.

P E R S O N N A G E S.

L'ARCHEVÊQUE DE SENS, principal Ministre.

M. DE LAMOIGNON, Garde-des-Sceaux.

M. DE MAUPEOU, Chancelier.

Madame DE LAMOIGNON.

LA MARQUISE DE BRIENNE.

LE BARON DE BRETEUIL, Ministre.

LE COMTE DE MONTMORIN, Ministre.

Le Chevalier DE GUER, Député de la Bretagne.

Le Comte DE VIENNOIS, Député du Dauphiné.

Le Comte DE SABRAN, Député de Provence.

Le Chevalier DE MESPLESSES, Député du Béarn.

Madame d'ÉPRÉMESNIL, & ses deux Filles.

ALBERT, Maître des Requêtes, Chef des Esclaves.

PIÉPAPE, jadis Lieutenant-Général de Langres,
Esclave.

L'ABBÉ MAURI, l'un des Quarante de l'Académie-Française, Esclave.

L'ABBÉ MORELLET, l'un des Quarante de l'Académie-Française, Esclave.

BLONDEL, Secrétaire du Sceau, jadis Avocat,
Esclave.

TROUPE D'ESCLAVES, parmi lesquels on distingue DAGOULT, MONTGALAN, quelques
Conseillers d'Etat, Maîtres des Requêtes, Intendants, &c.

La Scène est à Versailles.

La Cour Plénière ,

Héroï-Tragi-Comédie ,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCIPAL MINISTRE ,
LE GARDE-DES-SCEAUX ,

ALBERT.

(Albert est devant un bureau avec des cartons & des papiers : il vient de faire lecture du projet d'Edit portant établissement d'une Cour Plénière.)

LE PRINCIPAL MINISTRE.

EH bien! Mons Albert, que dites-vous du projet? N'est-il pas sublime?

ALBERT.

Monseigneur, il est sublime; digne du grand Ministre qui l'a conçu.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Digne de la Nation qu'il doit rendre heureuse, & d'ailleurs, très-conforme aux loix fondamentales que je respecte; vous le savez bien.

ALBERT.

Et moi donc, Monseigneur?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha, ha! je m'en doutais: & moi aussi, Messieurs; mais! faudroit-il y renoncer, si les loix étaient contraires? & ces petites *scrupuleuses*, n'est-il aucun moyen de les humaniser?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Suivant l'occasion... Voulez-vous que je parle

8 LA COUR PLÉNIÈRE,
avec franchise ? je les compare à de vieilles prudès
qui ne sont pas fâchées qu'on les viole quelquefois.
(*Il rit.*)

ALBERT.

J'admire la gaieté de Monseigneur jusques dans
les choses les plus graves.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Tenez : j'ai plus de franchise encore. Vos loix dont
vous parlez beaucoup, vos loix fondamentales sur-
tout, que je cherche depuis que je suis au monde,
& que je ne trouve pas, ne m'ont jamais paru qu'un
épouvantail placé vis-à-vis du trône, comme on
en met au milieu des champs pour écarter les oi-
seaux. De loin il fait peur, de près c'est un haillon.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ah ! Monseigneur, lorsque je vous les livre, lais-
sez-leur au moins leur valeur apparente. Comment
diable ! sans les loix, plus de Parlement, je le fais
bien ; mais aussi plus de Garde-des-Sceaux.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Et plus de Chancelier, Monsieur de Lamoignon.
Mais aussi, sont-ce des loix qu'il nous faut dans la
circonstance présente ? sont-ce de vieilles rubri-
ques que vous nommez principes ? Non, Messieurs ;
ce sont des idées qu'il nous faut, des idées nouvel-
les, & non pas des loix. Ma foi, je regrette encore
l'ombre de respect que je suis forcé de conserver
pour elles !

ALBERT.

L'ombre du respect !... oserais-je demander à
Monseigneur, si l'établissement de la Cour Plénière
en est une preuve ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment cela vous échappe, Mons Albert ?
Voyez quel est notre état actuel. La recette égale
tous les ans la dépense.... moins 180 millions. Ce
fou de Calonne, après avoir fait cent gambades as-
sez heureuses, finit par une culbute mortelle : il as-
semble

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 9

semble les Notables. Cette Assemblée a fait un grand bien, je l'avoue, elle m'a fait Ministre principal ; mais aussi quelle foule de maux ! Ces Notables si bien choisis, dont on était si sûr, ne s'avisent-ils pas de s'enflammer du zèle national, de l'amour patriotique ? Moi-même, j'étais alors le plus effronté citoyen !... Nous demandons des comptes : vainement on veut nous égarer avec des états imparfaits, infidèles, contradictoires ; le fameux déficit est deviné : Calonne est chassé : parvenu au point d'où il venait de partir, je ne fais par quel prestige, j'ai vu les choses à-peu-près comme il les voyait. Plus fin cependant, je congédie bien vite mes anciens confrères les Notables : je saisis, faute de mieux, les plans que je venais de dénigrer, & j'envoie le fameux Edit du Timbre au Parlement.

Ce Parlement enregistrait les Impôts depuis cent cinquante ans, j'ignore à quel titre : mais enfin cette petite coutume s'était établie pour la commodité de tout le monde ; il était d'ailleurs si complaisant, si bon, qu'on ne songeait pas à lui contester sa plus belle prérogative. Au contraire, on se gardait bien de toucher à son ressort immense, parce qu'un seul enregistrement opprimait tout-d'un-coup vingt-deux Provinces. Qui diable s'y serait attendu ? Voilà mes Robins qui rougissent, pour la première fois, qui sont les difficiles, les hommes de bien, qui veulent imiter les Notables, qui demandent des Etats, des comptes, des éclaircissemens.

J'insiste : alors ils perdent la tête ; ils me font la plus étrange capucinade ; ils déclarent qu'ils ont mal fait d'enregistrer jusqu'à présent ; qu'ils n'en ont pas le pouvoir ; qu'ils ne sont pas les représentans de la Nation ; que la Nation seule a le droit de consentir les impôts ; qu'il faut assembler les Etats-Généraux ; enfin, toutes les billevesées que vous avez vues.

Je ne parle point de ma bonne contenance, du Lit-de-Justice, du Timbre enregistré, & de l'Im-

pôt Territorial adjoint au Timbre : vous savez les raisons de cette adjonction ; c'est la perfidie la plus adroite !... Voyez-vous comme déjà l'on reproche au Parlement de n'avoir pas enregistré l'Impôt Territorial, à cause de ses exemptions personnelles ? Voyez-vous, comme on affecte de ne plus parler du Timbre qu'il a si bien esquivé, & d'oublier sur-tout, qu'au moment où l'Impôt Territorial lui fut présenté, il venait d'abdiquer des pouvoirs qu'il eût été trop ridicule de reprendre ?

Je ne parle pas non plus de son exil à Troyes, de son rappel forcé : j'en ai dit assez pour saisir les résultats de notre situation : d'un côté, nécessité des Impôts ; de l'autre, impossibilité de l'enregistrement. Dans cette crise les petits esprits ne voyaient qu'une ressource, l'Assemblée des Etats-Généraux ; les esprits forts en voyaient une autre, la banqueroute ; moi, j'en voyais une troisième, celle de m'affranchir d'une tutelle méprisable, d'abolir cette vieille formule d'enregistrement, de déclarer, par un bel Edit, le Roi propriétaire de tous les biens de son Royaume, & de prendre tout ce qui serait à ma convenance.

Mais voici ce que j'appelle respecter encore les loix qui ne le méritent guère : déterminé à prendre, je préfère la manière la plus décente.

A L B E R T.

Monseigneur ! le scrupule est excessif : il serait facile de prouver que tout appartient au Roi.

L E P R I N C I P A L M I N I S T R E.

Eh bien ! Monsieur, je suis scrupuleux. Je laisse au Peuple une apparence de propriété : Je conserve l'enregistrement, parce qu'à ses yeux, cette monnaie représente encore le consentement de la Nation. Mais, moi, pour être entièrement libre, c'est de l'enregistrement lui-même que je m'empare : j'invente & je forme un Tribunal auquel je donne le nom imposant de COUR PLÉNIÈRE, qui soit

HEROI-TRAGI-COMÉDIE. 11

chargée d'enregistrer pour tout le Royaume , & dont tous les Membres soient autant d'automates qu'un coup de sifflet agite & dirige à son gré.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et cette clause , d'ailleurs , par laquelle ils seront forcés d'enregistrer deux mois après la présentation des Edits , quelles que soient dans l'intervalle la force & la justice de leurs Remontrances ; cette clause n'a-t-elle pas tout prévu ? Vous me la devez , Monseigneur , & je la dois moi-même , je l'avoue avec respect , au cousin Maupeou. Le drôle s'en était douté ; mais toujours poltron , il n'en avait hazardé que les préliminaires ; c'est justement l'article troisième de son Édît du mois de Décembre 1770.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oh ! pour les détails , je reconnais avec grand plaisir les bons secours que vous m'avez prêtés : aussi c'est chose résolue : nous partagerons l'honneur de la journée , n'est-il pas vrai ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et cette composition de la Cour Plénière , ne ferait-elle pas , seule , un chef-d'œuvre de politique & d'équité tout ensemble ? Tous les grands Chambriers de Paris , appelés là pour allécher les autres , & pour me donner l'air de les caresser , tandis que je les poignarde ; cette Grand'Chambre , dont la moitié est déjà subjuguée , & dont l'autre moitié , si elle rechigne , se trouvera tout-à-coup engloutie au milieu des Conseillers d'Etat , des Maîtres des Requêtes , des Parlementaires de Province que je nommerai ; des Archevêques , des Evêques que vous nommerez ; des Gentilshommes , des Chevaliers des Ordres , des Gouverneurs & des Lieutenants-Généraux de Province que nous nommons ensemble ; des Grands Officiers de la Maison du Roi qui....

Oui, tout cela est fort bien combiné.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et ne dirons-nous rien de mes suppressions & de mes grands Bailliages, qui vous vengent assez de la capucinade, & qui nous procurent le triple avantage de contenter nos petites vengeances personnelles, de détourner l'attention publique de l'objet principal, du danger évident des propriétés, pour la porter sur un nouvel ordre de juridictions qui doit plaire à la multitude; enfin, de tromper le Roi lui-même, intimement persuadé qu'il ne s'agit ici que d'une réforme dans l'administration de la justice, redoutée des Parlements, mais nécessaire à la félicité publique ?

A L B E R T.

Messeigneurs, je suis dans l'admiration ! Le bon homme Richelieu & l'imbécile Mazarin n'ont jamais été si loin : celui-ci fuyait devant les Parlements, l'autre se contentait de les mépriser.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et nous les détruisons.... Je n'ai plus qu'un petit changement à proposer ; & c'est la lecture de l'Edit, qui vient de m'en donner l'idée. Nous l'intitulons : Edit portant établissement d'une Cour Plénière ; je voudrais mettre : *Rétablissement de la Cour Plénière*. Les nouveautés effarouchent toujours un peu. J'ai entendu dire que la France avait jadis une Cour Plénière, & ce ne serait pas une mal-adresse, ce me semble, d'annoncer notre constitution nouvelle, comme une résurrection, un rétablissement de l'ancienne constitution.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Non pas, s'il vous plaît : l'honneur de l'invention m'appartient, & je ne veux pas avoir l'air d'un homme qui sans imagination, sans ressources, sans idées, se traîne sur les pas de ses devanciers.

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 17

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Mais ! ne sommes-nous pas d'accord , qu'entre nous deux , l'inventeur ne sera pas nommé ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Soit : mais tôt ou tard , il peut être connu ; & , ne voulez-vous pas aussi faire imprimer à côté de notre Edit, le plan de la Cour Plénière , donné par Boynes , sous Louis XV ?

A L B E R T.

Monseigneur , daignez vous calmer ; la proposition de Mgr. le Garde-des-Sceaux peut avoir quelque utilité , & elle est sans danger. Le petit peuple , en suivant la pente tracée , se croira bonnement ramené à l'ancien régime ; les bons esprits , ceux dont le suffrage vous plaît sans doute , n'y seront pas trompé. Le Tribunal de Monseigneur le Garde-des-Sceaux a entendu parler (si la Cour Plénière fut jamais un Tribunal) n'étant composé que des hauts Barons du Royaume. Ils y étaient appelés par leur naissance , & non par le choix du Ministre. En vérité votre Cour Plénière ne ressemble pas plus à celle de St. Louis , que vous ne ressemblez vous-même à l'abbé Sugat.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah ! petit badin ! vous serez Lieutenant-Civil , je le vois. Mettez donc *Rétablissement* , puisqu'il le faut ; & sur-tout insérez dans le préambule quelques lignes qui fassent valoir le sacrifice. (*La pendule sonne sept heures.*) Déjà sept heures ! Allons , Monsieur Albert , il faut retourner à l'impression ; nous n'avons pas un moment à perdre.

A L B E R T.

Est-ce toujours pour jeudi , Monseigneur ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui , sans doute.

A L B E R T.

Je pensais que l'Arrêté de samedi , pourrait déranger quelque chose.

24 LA COUR PLÉNIÈRE;

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Fi donc !

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Notre maxime en affaire est de regarder toujours devant soi, jamais derrière.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha ! *quelquefois de côté* ; comment d'ailleurs changer les ordres donnés pour les provinces ?.... Vous restez, M. de Lamoignon ?

(*Albert fait une révérence profonde & sort.*)

SCENE II.

LE PRINCIPAL MINISTRE,
LE GARDE-DES-SCEAUX.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

SEPT HEURES ! notre écervelé doit être sur le Schemin des isles Sainte-Marguerite.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et Goëslard sur la route de Pierre-en-Scife. J'ai quelqu'inquiétude : cependant ils ont dû être enlevés à quatre heures du matin, & point d'avis.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Le pauvre petit Goëslard m'intéresse fort peu ; mais ce d'Eprémefnil !....

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Vous n'avez pas voulu me croire : vous l'avez ménagé : si j'eusse été le maître, depuis long-temps nous en serions débarrassés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'en voulais tirer parti ; mais je me suis trop pressé : j'ai publié trop-tôt nos entrevues, dans lesquelles je me laissais bonnement endoctriner : je voulais le rendre suspect ; il a vu le piège, & sa cervelle s'est embrasée.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Au moins, puisqu'il nous le tenons, tenons-le bien. Ne serait-il pas possible que le soleil de Pro-

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 15

vence, donnant à-plomb sur cette tête ardente ?...
Ma foi, si vous vouliez !....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Aider un peu le soleil !... Non : nous n'en sommes pas là, & l'ennemi n'est pas assez dangereux. Que diable peut-il faire à deux cents lieues d'ici, entre quatre murailles, & sur un roc en pleine mer ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Il peut écrire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A qui ? à la sentinelle ? Non : il faut même, s'il est possible, donner à notre démarche un air de nécessité ; & à la détention de d'Eprémefnil, un prétexte légitime.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

La chose est faite : j'ai mes trompettes qui publieront, dès ce soir, qu'on ne punit pas dans la personne de d'Eprémefnil, le Démosthène du Parlement, l'Auteur des dernières Remontrances & de l'Arrêté ; mais un vil espion du Gouvernement, qui n'a pas rougi de donner cinq cents louis pour séduire les gardiens de l'Imprimerie Royale !... acheter les premières épreuves de nos Edits !... le secret de l'Etat !....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pas mal, en vérité ! la fable trouvera toujours quelques esprits crédules, & cela suffit. Ma foi ! plus je réfléchis, plus nos plans me paraissent sagement concertés. Il ne s'agit que d'aviser ensemble aux moyens de l'exécution. Le premier....

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Le premier moyen, Monseigneur, est entre nous une confédération inviolable, il faut mettre ensemble notre crédit, nos intérêts, nos cabales, nos intrigues ; ne nous séparer jamais, encore moins nous combattre.

LA COUR PLÉNIÈRE;

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est mon desir , & vous le savez bien.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Vous savez aussi que chaque conjuration a son serment : allons, Monseigneur, un petit serment sur l'Evangile.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous moquez-vous ? Je vous ferai donc jurer sur la Loi Salique ?... Ne plaisantons pas. Voici ma promesse (*il lui tend la main*) : foi de Gentilhomme ! je jure de vous être inébranlablement attaché.

LE GARDE-DES-SCEAUX *ferrant la main du Premier Ministre.*

Je le jure de même ; à la vie & à la mort.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nous convenons d'essayer la douceur avant d'employer la violence ; nous convenons que , si la Grand'Chambre accepte , tout est dit : c'est donc à la Grand'Chambre qu'il faut tendre nos filets ? Vous connaissez votre Grand'Chambre ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Comme ma famille.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous allez donc me donner les signalements ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Sans doute. Mais tout ceci va se passer pendant l'Assemblée du Clergé , & nous convenons aussi qu'il n'est pas inutile de le *travailler*. Vous connaissez votre Clergé ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comme la Cour. Soyez tranquille : je vous fournirai la liste des Soutanes. Commençons par les Robes-Rouges. Tenez , voilà l'Almanach Royal. (*Le Garde-des-Sceaux prend & ouvre l'Amanach Royal.*) Je ne fais si vous pensez comme moi : je mets tout le Parlement dans la Grand'Chambre, & la Grand'Chambre dans quatre personnes , d'Or-
messon

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 17

meffon, Joly de Fleury, d'Ammécourt, & Robert.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Votre calcul est fêvère. La Grand'Chambre en a d'autres qui ont auffi leur mérite & leur opinion : Séguier, par exemple, moins connu par fon talent fublime, que par fa diffipation. Je vois même dans les Enquêtes, des jeunes-gens qui promettent : mais j'ai des amis parmi tous ceux que vous ne nommez pas, des amis dont je fuis sûr ; &, à la rigueur, il vous fuffit d'opérer fur les quatre que vous avez nommés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A la bonne heure. Eh bien ! d'Ormeffon ; quel eft cet homme-là ? Je le connais peu : fes fociétés ne font pas les miennes.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Je le crois ; d'Ormeffon a les mœurs rigides : c'est un vrai Magiftrat ; il en a confervé les principes & le coftume ; affez bon jugeur au demeurant ; mais cauftique, railleur amer, gauche, inepte au fervice du Roi. Son Noifeau fuffiroit pour l'exclure : en général cet homme eft haï & eftimé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ces gens-là font difficiles à manier. Nous verrons cependant.... Et Fleury ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Oh ! celui-là eft un Docteur, un favant en *us*, un vrai Caritides, obscur, entortilé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

D'Ammécourt & lui, cependant, font plus adroits que les autres.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Plus faux, Monfeigneur : c'est le terme. Le d'Ammécourt eft un drôle le plus dangereux de tous : d'Aligre, lui-même, n'eft pas manchot, lorsqu'il fe place entre ces deux mâtois. Je le répète : c'est vers d'Ammécourt fur-tout qu'il faut diriger l'hamçon. Hé, hé ! que fait-on ?

LA COUR PLÉNIÈRE,

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Laissez-moi faire: oui, je fais qu'il est fin; je l'ai vu quelquefois; je me flatte même de lui avoir donné assez bonne opinion de ma personne. Je fais du moins ce qu'il en dit un jour en bonne maison. Cependant d'Aligre m'a assuré que depuis 1774, d'Ammécourt & Fleury l'avaient traité cordialement.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

C'est, qu'apparemment, ils n'avaient pas intérêt de le tromper.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ce d'Ammécourt est garçon: il est immensément riche: je ne conçois qu'un moyen de le tenter, & je m'en charge. Passons à Robert.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Robert. ... n'est qu'un *puant janséniste*. (1).

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah! fi!

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Mais! vous le connoissez; vous l'avez vu; je l'ai fait venir chez moi pour vous donner une idée de l'original.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui, M. le Conseiller m'a paru un animal bien gauche, bien brusque, bien hargneux, un vrai fagot d'épines.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et de plus opiniâtre comme un mulet. Les Cleres l'appellent le Dieu Thermes.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est un janséniste: il suffit; je ne m'en charge pas: j'ai toujours été suspect à ces fanatiques. Il faudra que vous encensiez le Dieu Thermes, & je fais mon affaire des trois autres.

(1) Il est inutile de faire observer l'obligation étroite à laquelle nous sommes asservis de conserver la vérité de l'historique, jusques dans les expressions.

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 19

LE GARDE-DES-SCEAUX.

S'il ne s'agit que de les diviser, la chose ne sera pas difficile; car, ce que vous ignorez peut-être, ces quatre personnages qui n'ont qu'un intérêt, & qui ne devraient avoir qu'un sentiment....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh! bien?

LE GARDE-DES-SCEAUX à son oreille, & avec un ton discret.

Ils se détestent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pas possible: Quoi! d'Ammécourt & Fleury qui ne se quittent pas, qui semblent agir & penser ensemble!...

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ils se détestent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mais ne vous y trompez pas: ces gaillards-là sont très-capables de s'aimer d'amour extrême, & de s'unir comme frères, lorsqu'il s'agira de nous tourmenter. N'importe, cependant: ils feront bien adroits, s'ils m'échappent. Vous êtes sûr au moins que leur Arrêté ne nous nuira pas?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Bagatelles! Une tournure viendra tout expliquer. Les tournures ne nous manquent jamais. Un serment fait contre une chose encore ignorée, est-il à craindre? On dira que le nouveau régime ne touche point à la constitution, & l'Arrêté n'aura plus d'objet: mes amis, d'ailleurs, qui, sans contredit, sont les plus honnêtes, passeront les premiers, & les autres ne demandent qu'un exemple qui les autorise.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Inutile de parler des Abbés qui vont courir le Bénéfice à qui mieux mieux. On distingue cependant un petit mutin qui se singularise, qui fait le tribun du peuple; qui s'en va, déconcertant les Lettres-de-cachet, jusques dans les Bureaux du Breteuil,... Un certain le Coigneux de Belabre.

Le Général Jacquot ?... Oui, cela parle ; mais on le laisse parler. Ces Abbés, Monseigneur, nous ont conduits naturellement à l'Assemblée du Clergé : nous lui devons une visite.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Elle fera bientôt faite : Je ne chargerai pas mes portraits. L'Archevêque d'Arles est un homme assez instruit, un bon Evêque ; mais point de caractère : je n'en suis pas inquiet, je l'ai noyé. L'Evêque de Blois a quelque esprit ; mais sa tête est mal organisée, pleine d'une métaphysique obscure, obscurel & ses singularités déparent ses vertus. Pour Auxerre, c'est un petit intriguant très-dangereux : mais je fais le moyen de le ramener : il est presque aussi avare que sa sœur. J'ai connu Bezier en Languedoc : pauvre esprit, & d'ailleurs facile à séduire ; promettez-lui quelques misères, pour lui & sa famille, & il est votre très-humble serviteur. Vous connaissez l'Archevêque de Rheims ? loyal gentilhomme & d'un esprit solide ; mais je le fais passer pour un imbécile, & quel crédit voulez-vous qu'il ait dans le Clergé ? Je ne parle pas du Clermont ; c'est un Curé de campagne. Voilà ceux que nous pourrions craindre ; les autres sont à nous. *Rhodès* m'est dévoué, & vous en savez la raison : le pauvre hère était perdu, & je l'ai fait placer : il n'est point ingrat ; hélas ! c'est le seul défaut que je ne lui connaisse pas. *Embrun* est écrasé de dettes, & je lui ai promis une abbaye. *Troyes*, je viens de faire son neveu Coadjuteur.

A l'égard du second ordre, il est dans ma dépendance. J'ai d'ailleurs mon Grumet qui les chauffe, & qui les mène où je veux, avec des promesses que je ne tiendrai pas. Vous ne connaissez pas mon Grumet ? J'en suis fâché ; il était digne d'être initié à nos mystères. Vous le voyez : la Prêtraille sera facilement menée, & en général je suis sûr que la besogne ira toute seule.

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 21

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Peut-être quelques Protestations ; quelques Remontrances sur les Grands-Bailliages , sur les suppressions , sur tous les articles qui touchent à la bourse de ces Messieurs.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai mon plan là-dessus. Le jour même du Lit-de-Justice , j'écris à d'Aligre pour qu'il m'envoie les trois sujets notés ; d'Ormesson , d'Ammécourt & Fleury. Je les harangue à ma manière ; je les invite moi-même à réclamer sur les suppressions , sur les Grands-Bailliages , sur tout ce qui blesse leur intérêt personnel , en leur faisant entendre très-intelligiblement , que , s'ils veulent nous passer la Cour Plénière , nous sommes disposés à leur passer tout le reste.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Tout le reste !...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Quelle frayeur ? Promettre , ce n'est pas donner.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Allons : Je prévois que nous serons entièrement libres à la fin du mois , & que la Cour Plénière ne fera pas au moins ce qui m'empêcheroit d'aller à la noce de mon fils.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A Bâville sans doute ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Eh , non ! à Dijon. La Péque provinciale ne veut pas venir ; il faut l'aller chercher.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

La petite sottise fait la difficile ! Aussi , dit-on , qu'elle est folle d'un M. de Lamerh.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Il est vrai : Mais c'est l'affaire de Lamoignon , & cela ne l'intrigue pas ; je vous jure.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Elle est si riche !

22 LA COUR PLÉNIÈRE;
LE GARDE-DES-SCEAUX.

Assez. Une sœur infirme qui ne se mariera pas ; partageant ainsi avec son frère les millions du père Courbeton ; ayant d'ailleurs sa part de 600,000 liv. données par le benêt de la Borde , pour la terre de Chessy.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous êtes bon père , M. de Lamoignon , & les affaires publiques ne vous font pas oublier vos enfants ; votre fille mariée à Caumont ; votre fils à la plus riche héritière de la Magistrature....

LE GARDE-DES-SCEAUX.

A propos de ma fille : vous savez , Monseigneur , qu'il est assez d'usage , dans les temps de prospérité , comme celui-ci , que le Roi augmente la dot des filles de Ministres , d'une somme de 200,000 liv. Ma délicatesse permet-elle que je rappelle moi-même l'étiquette ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'entends , j'entends : Je m'en charge , & cela est bien juste. Quel bruit !

S C E N E I I I .

LE PRINCIPAL MINISTRE , LE GARDE-DES-SCEAUX , PIÉPAPE , UN VALET-DE-CHAMBRE.

PIÉPEPE *dans la Couliſſe, au Valet-de-Chambre.*

JE vous assure , Monsieur , qu'il m'est indispensable de les voir sur-le-champ.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Qu'est-ce ?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'est M. Piépape , qui veut absolument entrer.

PIÉPAPE.

Messeigneurs , je vous en demande pardon.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Vous voilà tout effrayé !

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 23

PIÉPAPE.

Mais vous ignorez ce qui se passe ! M. d'Eprémefnil n'est pas arrêté !

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Il n'est pas arrêté ?

PIÉPAPE.

Non : tandis que les Gardes faisaient ouvrir la porte, il a escaladé le mur mitoyen, & s'est jeté dans la maison voisine, à l'aide d'un Procureur au Parlement qui l'habite.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nomme-t-on ce Procureur ?

PIÉPAPE.

Il s'appelle Leblanc de Varenne.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Mon ami, notez-moi ce gueux-là.

PIÉPAPE *écrivant sur ses tablettes.*

Cependant la porte s'ouvre ; la voiture part au grand trop des chevaux ; les Gardes courent longtemps pour l'atteindre ; c'étoit le fils de d'Eprémefnil & son Précepteur. D'Eprémefnil, d'un autre côté, se rendait tranquillement au Palais, en robe, & escorté du Procureur.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sous la conduite de son *Connétable* !...

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'ABBÉ MAURI, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE *annonce.*

M. l'Abbé Mauri...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh bien, grand Pontife ! Manlius est donc au Capitole ?

L'ABBÉ MAURI.

Vous le savez, Messieurs ? Et Goëslard aussi.

LA COUR PLÉNIÈRE,
LE GARDE-DES-SCEAUX.

Goëssard aussi ? mais ! ces gens de la Prévôté sont donc des butors ou des frippons ? (*avec colere,*) Aussi des égards, toujours des égards ! Si on leur avoit lâché un Desbrugnières !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : Desbrugnières fait bien qu'on ne sort pas toujours par la porte.

L'ABBÉ MAURI.

Justement ; c'est par la fenêtre que Goëssard est sorti ; par une fenêtre basse, qui donne sur le derrière de sa maison. Le fils de d'Eprémefnil, qui était venu l'avertir, a fait le même saut. Ils ont trouvé, dans la rue voisine, le Médecin Thierry qui les a conduits au Palais, dans sa voiture.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Piépape, notez-moi le Médecin.

L'ABBÉ MAURI.

Vous pensez bien que le Palais est en rumeur ; les Clercs s'attroupent ; on bat des mains ; on crie *bravo !* & d'Eprémefnil passe modestement des Enquêtes à la Grand'Chambre, au milieu des acclamations.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous verrez que nous allons avoir la plus plate Comédie !....

LE GARDE-DES-SCEAUX.

C'est une révolte, Monseigneur, un crime de haute trahison ! il faut que le châtiment effraie.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'ABBÉ MORELLET, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE *annonce.*

M. l'Abbé Morellet,

LE

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 25

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Bon! voici tout le Conseil : eh bien ! les nouvelles du camp ?

L'ABBÉ MORELLET.

Vous savez l'escapade de d'Eprémefnil ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Nous ne savons que cela.

L'ABBÉ MORELLET.

Vous devinez le reste : Les Chambres se sont rassemblées, & l'on députe vers le Roi.

LE PRINCIPAL MINISTRE,

Nomme-t-on les Députés ?

L'ABBÉ MORELLET.

Les Présidents d'Aligre & d'Ormesson, d'Amécourt, Amelot, Barbier d'Ingreuille & Robert de St. Vincent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Le Dieu Thermes ! Ceci devient sérieux. M. de Lamoignon, il faut que cette députation ne voie pas le Roi.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Parbleu ! Je n'y fais qu'un moyen. Postez-moi dans l'avenue un piquet de Gardes-Françaises, qui enlève tout le cortège, hommes, chevaux & voitures.

LE PRINCIPAL MINISTRE,

Le moyen est un peu vif.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Prétendent-ils donc nous faire la loi ? Point de députation qui tienne ; il faut que d'Eprémefnil soit enlevé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui, sans doute, il le faut ; mais un bon procédé ne coûte rien ; j'aime les procédés, moi : ayons toujours l'air d'être forcés, & même, de ne pas faire tout ce qui seroit possible. Je vais monter dans un moment chez le Roi. La députation ne le verra pas.

26 LA COUR PLÉNIÈRE,
Je dirai à Sa Majesté que *la félicité publique exige*
que les Députés ne soient pas entendus : je hâterai
même, s'il le faut, le départ pour la chasse. Vous,
cependant, M. de Lamoignon, vous recevrez les
Députés. Vous les recevrez bien, n'est-il pas vrai ?
très-bien ?

PIÉPAPÉ.

Il fait chaud : nous leur offrirons de la limonnade.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je les verrai aussi, & j'irai avec eux jusqu'aux
caresses. En les amusant ainsi, nous aurons le temps
de faire saisir d'Eprémefnil, par les moyens que
nous allons décider.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE BARON
DE BRETEUIL.

LE VALET-DE-CHAMBRE *annonce.*

M. le Baron de Breteuil....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Tant mieux !... M. le Baron, j'allais passer chez
vous. Mais comment ! nos ordres ont été bien mal
exécutés ?

LE BARON DE BRETEUIL.

Aussi, pourquoi se servir de gens qui ne font pas
faits à la besogne ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Je veux qu'on les fasse pourrir en prison.

LE BARON DE BRETEUIL.

Vous le *voulez* : je le *veux* aussi, si l'on me prouve
qu'ils ont *voulu* mal faire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Leur faute est peut-être involontaire ; j'aime à le
croire : & d'ailleurs, il ne s'agit plus que de la ré-
parer. Pensez-vous, M. le Baron, que l'asyle choisi
par d'Eprémefnil soit impénétrable aux ordres du
Roi ?

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 27

LE BARON DE BRETEUIL.

Messieurs, Messieurs ! c'est à vous à délibérer sur ce que vous devez faire.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Voici mon avis : l'autorité du Roi ne peut être arrêtée par aucun obstacle légitime ; & si vous voulez qu'elle ne soit pas compromise, il faut ici la plus éclatante rigueur. D'Eprémefnil est au Palais : je le vois déjà entouré d'une armée. Les Greffiers, les Procureurs, les Huissiers, les Clercs s'assemblent & s'arment : le Palais va devenir un arsenal. Il convient donc de développer une force telle, que le succès ne soit pas incertain. Entourez le Palais : rassemblez les Gardes-du-Corps, les Cent-Suisses, les Gardes-Suisses, les Gardes-Françaises, la Prévôté, la Connétablie, le Guet à pied, le Guet à cheval, tous les Soldats en semestre, tous les Recruteurs.

PIÉPAPÉ.

Et vos hoquetons, Monseigneur ?...

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ils y seront. Les portes du Palais seront fermées & barricadées, soyez-en sûr. Faites approcher d'un côté, le canon de la Bastille ; de l'autre, celui des Invalides.

L'ABBÉ MAURI.

Et des bombardes sur la rivière, Monseigneur ?...

L'ABBÉ MORELLET.

Et des mines sous la Ste. Chapelle, Monseigneur ?...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Voilà beaucoup de précautions, Messieurs : un peu trop. Je sais qu'il faut s'attendre à quelque résistance & la réprimer ; mais sans éclat, sans scandale. Je voudrais que quatre compagnies seulement de Gardes-Françaises & deux compagnies de Gardes-Suisses, fussent commandées ce soir pour entourer le Palais, dans les ténèbres, en silence ; pour saisir toutes les portes, s'emparer de toutes les ave-

28 LA COUR PLENIÈRE;

nues, couper toutes communications, jusques dans l'intérieur ; veiller à ce qu'aucun ne sorte de la Grand'Chambre pour aller à la Buvette, pas même un Evêque, pas même un Maréchal de France, sans être accompagné de deux sentinelles. Vous pourrez ainsi, tout à votre aise, & décemment, saisir vos deux Révoltés jusqu'au milieu des fleurs-de-lys dont ils s'environnent.

L'ABBÉ MORELLET.

Monseigneur, & si les portes de la Grand'Chambre sont fermées ? si on refuse de les ouvrir ?..... si....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Alors on fera *tout doucement* avancer les Sapeurs du régiment, & briser les portes *sans bruit*. Ce que j'estime plus important, c'est de confier cette expédition à un homme d'une grande vertu, d'un courage éprouvé, inaccessible à la honte, sensible seulement à l'honneur d'obéir ; à l'un de ces hommes enfin, qui, dans un besoin, & DE PAR LE ROI, perdraient leur parent le plus proche & leur meilleur ami.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et ! n'ont-ils pas un Dagoult ?

LE BARON DE BRETEUIL.

Faites-vous attention, Messieurs, que vous avez affaire à une assemblée bien respectable ? les Magistrats, les Pairs du Royaume, des Maréchaux de France, des Evêques, les Chefs de la Noblesse & du Clergé méritent bien quelques égards.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Oui, Monsieur : mais... L'autorité du Roi !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sans doute... L'autorité du Roi !

CŒUR DES ESCLAVES.

L'autorité du Roi !... L'autorité du Roi !... !

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 27

LE BARON DE BRETEUIL.

Morbleu ! l'autorité du Roi m'est aussi respectable qu'à vous. Cette besogne, au surplus, n'est pas la mienne ; ce que le Roi m'ordonnera, je le ferai. (*Il sort.*)

LE PRINCIPAL MINISTRE (*à l'oreille du Garde-des-Sceaux.*)

Mon ami, suivez cet homme-là jusques chez le Roi : je vais m'y rendre.
(*Le Garde-des-Sceaux sort, suivi des Esclaves.*)

SCENE VII.

LE PRINCIPAL MINISTRE, *seul.*

CE BRETEUIL m'est grandement suspect : sa brutalité qu'on nomme franchise, cache un orgueil dissimulé, une ambition perfide. Je n'ai pu le perdre encore auprès de la Reine. Aussi, cet Abbé de *Vermond* a quelquefois des scrupules singuliers. N'avait-il pas le projet de la faire adorer ? Le beau moyen pour la réduire ! Non, non ; calomnions toujours le peuple dans l'esprit de la Reine ; la Reine, dans l'esprit du peuple : c'est en l'irritant contre lui, c'est en la rendant odieuse, que je me rends nécessaire. Elle serait trop aimée si on la connaissait trop aimable, si elle savait combien elle peut être aimée....

SCENE VIII.

LE PRINCIPAL MINISTRE, LA MARQUISE DE LOMÉNIE.

LA MARQUISE.

A MON DIEU ! j'ai passé la nuit la plus cruelle !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous n'avez pas dormi, Marquise ?

30 LA COUR PLÉNIÈRE,

LA MARQUISE.

Je n'ai pas fermé l'œil : j'étais dans une agitation
qui m'annonçait bien tout ce qui vient d'arriver.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Quoi donc !

LA MARQUISE.

Le bacchanal de Paris : d'Eprémefnil barricadé
dans le Palais.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mais quel rapport entre les folies de cet homme,
& le repos d'une jolie femme ?

LA MARQUISE.

C'est qu'ils parlent de révolte, de guerre civile ;
& l'idée seule m'agace les nerfs, me donne des pal-
pitations dont je ne suis pas maîtresse.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sottise ! *Quand on a deux cents mille soldats ,
des baïonnettes & cinquante bourreaux , on ne craint
pas les séditions.*

LA MARQUISE.

Miséricorde ! Archevêque, vous me faites trem-
bler : est-ce vous qui parlez de soldats , de bour-
reaux ! VOUS ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est un propos du *Lamoignon*.

LA MARQUISE.

Je m'en doutais : je vous ai connu doux , sensible
& tendre quelquefois : vous vous en souvenez. Non,
non , vous n'êtes point cruel. Si ce n'était un peu
d'inconstance & de légèreté , vous seriez un hom-
me divin : je vous l'ai dit souvent : mais je ne veux
rien reprocher : je ne suis pas boudeuse. Par exem-
ple, vous détesté Calonne , & vous avez bien
raison : eh ! comment un ami, une créature de Ca-
lonne, un..... Lamoignon peut-il être votre ami ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mon ami..... je l'avoue ; c'est un homme abomi-

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 31

nable que ce Lamoignon. Son insensibilité ne le cède qu'à son orgueil. Le Parlement est sa patrie ; c'est le tombeau de ses pères, le berceau de ses enfants, naissance, dignité, richesse, c'est delà qu'il a tout tiré. J'y vois son beau-frère, son fils, son gendre ; ses cousins ; & cependant pour quelques haines particulières, pour cinq ou six membres qu'il déteste, il s'élance comme un tigre, sur tout le Corps qu'il met en pièce, sans songer qu'il déchire sa propre famille, & qu'il s'abreuve de son propre sang. Et, si l'on rappelle la conduite qu'il tint en 1771, si l'on pense qu'il fut alors le plus fier adversaire du Maupeou (dont il surpassa aujourd'hui les infamies), le plus audacieux soutien d'une querelle qu'il appelle aujourd'hui révolte ; le Chef enfin, le plus intrépide de ceux qu'il traite aujourd'hui de rebelle ; eu vérité, c'est un vil personnage que le mépris général va bientôt disputer à la haine publique.

LA MARQUISE.

Eh bien ! c'est avec une telle espece que vous formez société ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment est-il possible, ma chere, qu'avec votre esprit, & ma confiance intime, vous n'ayez pas encore la mesure de mon caractère. Je fais servir Lamoignon à mes grands desseins. Lorsque mon génie m'aura placé à côté de Richelieu, au rang qui seul est digne de moi, c'est sa tête superbe que je veux fouler la première.

LA MARQUISE.

Je fais que vous avez tout l'esprit du monde ; que vous êtes né pour gouverner l'univers : mais ma tendresse qui vous mettrait sur le trône, s'alarme facilement. Que voulez-vous ? Je m'imagine qu'une réclamation générale peut faire tout avorter, & que... vous pourriez bien être la première victime....

32 LA COUR PLÉNIÈRE,
LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai trois moyens pour réussir ; la force, la patience, la séduction ; & dans le cas du mauvais succès, c'est Lamoignon lui-même que j'écrase sous les ruines de mon projet. J'ai bien donné l'idée de la COUR PLÉNIÈRE ; mais j'ai remis sa destinée dans les mains du Lamoignon, en le laissant seul juge des moyens d'exécution. Seul, il était censé connaître les esprits auxquels nous avons affaire. J'ignore la Grand'Chambre, moi, & la Grand'Chambre va tout décider. Il m'en a répondu : j'ai sa correspondance, ses lettres, ses billets ; & s'il faut un jour le pousser dans l'abyme, je mettrai tout sous les yeux du Roi. Mais l'heure du lever s'approche ; nous j'aserons de cela, Marquise. J'ai beaucoup à parler aujourd'hui : tromper le Roi, aigrir la Reine, haranguer les Députés du Parlement, faire...

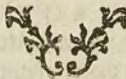
LA MARQUISE.

Allons, allons, mon ami, ne vous échauffez pas, & venez manger vos fraises.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

L'entr'Acte doit durer environ quinze jours.



ACTE

ACTE II.

La Scène est à la Chancellerie.

SCENE PREMIERE.
LE GARDE-DES-SCEAUX, *seul*,

AMBITION ! vengeance ! sentimens nobles & généreux, qui vous disputez mon cœur êtes-vous satisfaits ? Je me suis élevé par les plus basses intrigues ; Je n'ai point rougi de me prosterner devant le tyran de la Magistrature, l'ennemi des Loix, l'assassin de la Chalotais ; de me montrer l'esclave de Calonne ; il m'a fait Garde-des-Sceaux ; Je rampe enfin sur les degrés du Trône. Je partage avec un homme, que je méprise, la confiance du Maître. Il est si aisé d'être fourbe & flatteur ! Mes enfans eux-mêmes jouissent déjà de mon crédit. Courbeton, n'est-il pas honoré de donner sa fille à mon fils ? Et ma fille ! . . . Aujourd'hui Comtesse, elle peut prétendre à tout. Elle est jolie ma Constance ! Ah ! si, docile à mes leçons, elle pouvoit enflammer. . . Qu'il me seroit doux d'humilier l'Autrichienne & son Prestolet ! Mais n'aspirons pas au faite des grandeurs. Sois content, Lamoignon ; tu ne parles pas de ta plus douce jouissance, du Parlement détruit, de tes ennemis écrasés. Traîtres ! sentez-vous enfin tout le poids de ma haine ? D'Aligre ! Fleury, d'Ammécourt ! triumvirat funeste ! vous vous débattiez dans la fange à mes pieds, & j'insulte à vos efforts impuissans. Sévère d'Ormesson, tu n'es plus à craindre ; je te fais trembler à mon tour. Et toi, farouche de Gourgues ! tu n'asfecteras plus en public, sur les fleurs-de-lys, & à

34 LA COUR PLÉNIÈRE,
mes côtés , le dédain dont tu m'accablais. (1)

SCENE II.

LE GARDE-DES-SCEAUX , Madame DE
LAMOIGNON.

Mde. DE LAMOIGNON.

Ahl je me sauve : elles ont juré de me faire
mourir de frayeur.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Qui donc ?

Mde. DE LAMOIGNON.

Ma mère & vos filles. . . Elles sont toutes chez
moi. La petite Comtesse, d'Aguesseau , Champlatreux & ma mère. Constance est Royaliste comme
un petit démon ; elle pirouette , danse , chante ,
s'admire dans toutes les glaces , & jette ça & là
dans le discours , quelques épigrammes bien vives ,
sur la conduite de ses deux beaux-frères. Madame
d'Aguesseau lui répond avec aigreur ; & l'on ne
voit pas si Madame de Champlatreux , toujours
fage , toujours réservée , approuve Madame d'Aguesseau : mais on voit bien qu'elle n'approuve pas
Constance. Aussi vous avez empêché Champlatreux de signer la dernière protestation : le voilà
bien avancé ! le pauvre homme n'est ni dedans ni
dehors. Méprisé du Parlement , suspect au Ministère , inutile au deux partis ; il est nul , tout-à-fait
nul : belle renommée ! Pour le petit d'Aguesseau ,
sa conduite me scandalise. Si sa place de Conseiller
d'honneur au Parlement , lui tient tant au cœur ,

(1) Ce qu'on lit dans quelques Auteurs du temps , peut
expliquer ce passage. On observait , disent-ils , lorsque le
fameux Lamoignon était encore Président du Parlement ,
que son rang le plaçait à la Grand'Chambre , à côté du
Président de Gourgues , son beau-frère , Magistrat juste &
compatissant ; & que le Président de Gourgues affectait
toujours de lui tourner le dos.

ne pouvait-il pas adhérer secrètement à toutes les protestations ? signer , sans mot dire , tous les Arrêts ? Mais afficher la révolte ! mais un Conseiller d'Etat , dîner avec le Parlement , le jour même du Lit-de-Justice ! mais prendre sa place à la Séance , sous les yeux du Roi ! Quelle folie ! je l'avais bien jugé.... Ma mère !... oh ! c'est ma mère qui me tourmente (1) ! Elle a des idées si tristes , si noires ! elle vous voit perdu. Que n'avez-vous entendu ce qu'elle me disait ! ... « Tous les esprits sont révoltés contre votre mari ; personne n'élève la voix pour le défendre : ses amis l'ont abandonné , & ses ennemis triomphent. A la Cour même , on déteste les Ministres tyrans ; & , si déjà l'on murmure tout bas , bientôt on jettera les hauts cris. Quel spectacle que ce Palais investi de soldats ! les haches levées sur les portes de la Chambre ! les Pairs de France livrés à de satellites odieux : & deux Magistrats arrachés du plus auguste Tribunal ! Cet excès n'a pas d'exemple dans notre histoire ; c'est le signal du plus affreux despotisme. L'indignation publique est à son comble ; & déjà votre mari ne peut plus en douter. Il comptait sur une partie de la Grand'Chambre ; & la Grand'Chambre entière a refusé. Il était sûr du Châtelet ; & le Châtelet résiste. On sait comme il a traité le Lieutenant-Civil , le vertueux M. d'Alleray , ce Magistrat devant lequel il devait plier les genoux ». (C'est ma mère qui parle.) « On le sait , & l'on est révolté. Les Provinces vont faire une résistance plus éclatante ; des quatre coins du Royaume , les plaintes de la Noblesse , les réclamations du Clergé , les cris du Peuple se feront entendre. La violence pourra même conduire à la sédition. Le Roi détrompé ,

(1) Madame Berryer , femme d'une grande vertu , digne à tous égards , de l'estime générale dont elle jouissait.

36 LA COUR PLÉNIÈRE,
éloignera de lui, deux Ministres coupables; & votre mari, dont on connaît le caractère intraitable, votre mari » (c'est toujours ma mère qui parle); « votre mari, opprobre de sa famille, fléau de sa postérité, victime proscrire par la colère de son Roi & l'exécration de son Pays, périra dans les accès de sa rage & de son désespoir. »

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Avez-vous tout dit ?

Mde. DE LAMOIGNON.

Oui.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et Lamoignon ? Où est-il ?

Mde. DE LAMOIGNON.

Vous savez bien qu'il est à Paris, pour les emplette (1).

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Allez retrouver vos filles. Et sur-tout ne retenez pas votre mère à souper : elle me gêne.

Mde. DE LAMOIGNON.

Eh ! Quoi ! vous êtes tranquille ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Qu'ai-je donc à craindre ?

SCÈNE III.

LE GARDE-DES-SCEAUX, Mde. DE LAMOIGNON, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE *annonce.*

MONSEIGNEUR, M. le Chancelier ?

Mad. DE LAMOIGNON.

Le Chancelier !

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Comment ?

(1) De son mariage avec Mlle. de Courbeton.

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 37

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Monseigneur : M. de Maupeou.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Impossible.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Il descend de voiture. Oh ! c'est lui-même, j'ai cru qu'il alloit m'embrasser.

Mde. DE LAMOIGNON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Voilà un impudent coquin !

Mde. DE LAMOIGNON.

Vous lui avez écrit ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Non, parbleu ! j'ai voulu seulement connaître son opinion sur un objet qui m'intéresse : mais c'est une lettre, ce n'est pas lui que j'attendais. Le voici. Rentrez-donc, Madame. -- (*Madame de Lamoignon sort.*)

SCENE IV.

LE CHANCELIER, LE GARDE-DES-SCEAUX.

LE CHANCELIER.

EH ! bon jour, cousin ! cette visite vaut bien celle de Bâville : elle est sincère au moins (1),

(1) Ce passage a singulièrement embarrassé les Commentateurs : ils l'expliquent cependant d'une manière assez vraisemblable. Maupeou, alors Premier Président du Parlement, avait, par ses intrigues habituelles, jetté la discorde entre les deux beaux-freres (les Présidents de Lamoignon & de Gourgues). Ces deux Magistrats se virent, s'expliquèrent, & reconnurent qu'ils étaient les dupes & les victimes de la foberie du Premier Président. Ils se rendent à l'instant chez lui & l'accablent de toutes les injures qu'il méritait. Maupeou voulait cacher, au moins au public, cette honteuse querelle. Que fait-il ? Il choisit un jour que le

38 LA COUR PLÉNIÈRE;

nous voilà réconciliés. Bon cousin ! homme charmant ! Que je t'embrasse quatre fois ! Je te dois une réponse & des remerciemens. Tu m'as fait demander la démission de ma charge : est-ce le titre qui te plaît ? Est-ce l'hôtel de la place Vendôme que tu desires ? Mais avant de parler d'affaires , permets , oh ! permets que je t'exprime toute la reconnaissance dont je suis pénétré.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Vous m'étonnez. Qu'ai-je donc fait pour vous ?

LE CHANCELIER.

Tu m'as fait le plus grand bien qu'on pût me faire : un bien que je n'espérais plus. Tu es mon bienfaiteur , mon ange tutélaire. Lamoignon ! je t'ai persécuté. Lorsque dans ce cabinet , dans ce fauteuil même , je méditais les projets destructeurs du Parlement , dont j'avais juré la perte , tu étais mon plus redoutable ennemi , le seul peut-être avec lequel je désespérais de composer , le seul qui me paraissait impossible de réduire. Tu as vu comment je m'expliquais sur ton compte dans ma correspondance intime avec l'ami. Sorrhuet. *Pour mon cousin presque Germain , disais-je , je n'en viendrai pas à bout , même avec du canon. Son caractère est à-peu-près aussi flexible & aussi maniable qu'une gueuse de fer de cinq à six milliers pesant.* Tu ne m'as pas trompé , rien n'a pu t'ébranler ; & ton courage t'a porté contre moi aux plus grands efforts , jusqu'à..

Président de Lamoignon était à Bâville avec une nombreuse compagnie. Il y va , sans être invité , sans être attendu. Lamoignon , interdit de cette insolence , le reçoit sur le perron du château , & lui dit tout bas : *Malheureux ! que vient-tu faire ici ? Si je ne respectais ton rang , je te ferais donner cent coups de bâton.* Le Premier Président sourit , ne répond pas , entre , reçoit les politesses qu'on est forcé de lui faire , reste deux jours à Bâville , & s'en retourne satisfait de s'être montré publiquement l'ami de celui qu'il avait grièvement offensé.

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 39

te faire Auteur. Toi, qui ne fait pas écrire un billet, n'es-tu pas l'Auteur du plus piquant Libelle, qui, à cette époque, fut imprimé contre moi, du *Struensée*, dont tu ne fis corriger que le style & l'orthographe ? Aussi, frippon, je ne t'ai pas ménagé. Tu te souviens de Thisy (1), de ces montagnes couvertes de neige, & des paniers dans lesquels tu fis porter tes enfans encore au berceau. Cette époque devait être, entre nous, le traité d'une haine éternelle. Quel prodige en a si promptement effacé le souvenir ? Comment ton ame intraitable s'est-elle pliée à toutes les bassesses de la servitude ? Comment le premier défenseur de la liberté publique, est-il devenu le premier artisan de la tyrannie ? Quel génie propice a mis dans ton cœur la rage dont j'étais animé ? Qui m'aurait dit, qu'un jour, tu adopterais mes principes, mes sentimens, mes projets ? que je recevrais de toi mon plus grand plaisir, ma plus douce consolation ?

LE GARDE-DES-SCAUX.

Le diable m'emporte, si je vous entend ! Quelle consolation ?... quel plaisir ?...

LE CHANCELIER.

Ah ! bijou ! vous ne voulez pas m'entendre. J'étais sans contredit, l'homme de France le plus abhorré. Mon nom semblait le signal de toutes les malédictions. Qui voulait dire un monstre, disait un Maupeou. Je traînais mes derniers jours dans l'ignominie, au milieu de ma famille proscrire. Et bien ! grâces vous soit rendues ; je ne suis plus que le second objet de l'exécration publique ; j'en ai plus que la seconde place sur les tables de proscription : mon nom même s'obscurcit & s'efface à côté du vôtre, & mes descendans pourront échapper à la postérité, qui s'acharnera sur vos derniers neveux.

(1) Repaire le plus effrayant des montagnes du Forêts, où le grand Lamoignon fut exilé au mois de Janvier 1772.

40 LA COUR PLÉNIÈRE;
LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ah ! mon cher cousin, cette illusion vous plaît ; mais elle vous trompe : mes projets sont différents des vôtres, & votre conduite ne ressemblait guère à la mienne.

LE CHANCELIER.

Mon Dieu ! j'en conviens ; & cette différence est une preuve de ce que je dis. Jaloux de la même gloire, nous n'avons fait, pour l'acquérir, ni les mêmes efforts, ni les mêmes progrès. Mon moyen principal fut l'intrigue ; ton unique moyen est l'effronterie : aussi, c'est en rampant que je me suis glissé jusqu'au degré que j'occupe encore ; tandis que d'un vol intrépide & léger, tu planes sur ma tête, pour te fixer au premier degré.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Je le vois : vous me faites l'honneur d'attribuer à ma volonté seule, ce qui n'est qu'une suite nécessaire des événements.

LE CHANCELIER.

Non : tu viens de développer un courage, une audace dont j'ai toujours été bien éloigné. Soyons de bonne foi : *Le Parlement avait tort en 1771 ; il a raison aujourd'hui.* J'avais l'air de le punir en le persécutant ; ma vengeance se couvrait d'un voile légitime ; je l'accusai avec quelque raison d'avoir usurpé depuis cent cinquante ans au moins, le droit d'enregistrement des impôts ; c'est-à-dire, le droit d'imposer la Nation sans son consentement. J'appelais cette usurpation une tyrannie cruelle : j'annonçais l'intention de rendre ce droit aux Etats-Généraux, qui, seuls, pouvaient l'exercer. C'est ainsi, qu'oppresseur de la Magistrature, je me montrais libérateur de mon pays ; c'est ainsi qu'entraîné par le sentiment seul de mes haines particulières, je ne paraissais céder qu'au bonheur de *ma chère Patrie dont j'étais amoureux-fou.* Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Tu punis le Parlement de s'être rendu justice,

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 41

justice ; d'avoir fait le sacrifice généreux de sa plus belle prérogative ; d'avoir renoncé au droit qu'il avait usurpé, & d'avoir rendu à la Nation son unique privilège, le dernier signe de sa liberté. Tu le détruis enfin, parce qu'il s'est mis dans l'impuissance d'enregistrer les impôts ; parce qu'il a posé avec fermeté les nouveaux fondemens de la liberté française. Tu donnes à une querelle particulière une influence générale ; tu associes l'intérêt du peuple à celui des Parlements : c'est le coup même que tu frappes sur les Magistrats, qui appelle tous les citoyens à leur défense. Je faisais mine de délivrer la France de ses Tyrans : tu affectes de la priver de ses protecteurs. N'est-ce pas là le courage intrépide dont peut-être le seul Lamoignon était capable ?

LE GARDE-DES-SCAUX.

Je remarque, mon cousin, quelques erreurs dans vos louanges, & ma modestie ne peut les dissimuler. Il n'est pas vrai que je détruise les Parlements, & sur-tout le Parlement de Paris. Il réside, vous le savez comme moi, dans la Grand'Chambre seule, & je conserve la Grand'Chambre : je l'élève même aux honneurs de la *Cour Plénière*. En le privant des enregistremens, je ne lui ôte rien : il s'en est privé lui-même. Mes grands Bailliages restreignent sa compétence ; & c'est encore sa faute. Quelle folie d'abdiquer ces Enregistremens ! *Inde mali labes*. Tant qu'il a servi à pressurer le peuple, on a respecté l'étendue de son ressort. Lorsqu'il n'a plus été bon à rien, on s'est avisé qu'il était cruel de faire plaider, pour le plus mince objet, le pauvre habitant de l'Angoumois, du Lyonnais, du Poitou, à plus de cent lieues de sa résidence. D'ailleurs, en diminuant sa compétence, je ne touche point à son ressort.

LE CHANCELIER.

Mon cher cœur, cette ruse est bonne pour les petits enfans, puisque tu places un grand Bailliage

42 LA COUR PLÉNIÈRE,

à la porte même du Palais. Certes, ce n'est pas l'éloignement des lieux qui va priver le Parlement du plus grand nombre des affaires de la capitale. Et de quoi sera-t-il occupé, si Paris lui-même ne fournit pas, dans l'année, cinquante Procès au-dessus de 20,000 liv. ? Qu'importe son ressort, s'il perd ses fonctions ? Tiens, mon ami, n'échappes pas à mes éloges. Tout augmente mon admiration pour toi. Si ton courage héroïque te permet quelques ruses, elles sont si hardies, ou si grossières, qu'il faut être effronté pour ruser ainsi. Par exemple : me serais-je jamais avisé de falsifier des Arrêts pour les présenter au Roi ? d'appliquer à sa personne sacrée, les expressions un peu roide que le Parlement se permettait contre toi seul & contre le Principal ? Ne crains-tu pas, si le Roi découvre cet innocent stratagème, qu'il ne tire à l'instant d'Eprémefnil des illes Sainte-Marguerite, pour te mettre à sa place ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Point du tout. J'ai présenté l'Arrêt comme je l'ai reçu : c'est une faute de copiste.

LE CHANCELIER.

Eh oui ! je l'avais deviné. Par exemple : à quels oisons crois-tu persuader que ta *Cour Plénière* est un rétablissement de l'ancienne, avec tes Maréchaux de France, tes Officiers de la Chambre, tes Capitaines des Gardes, & tes Conseillers d'Etat.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Oh ! pour la *Cour Plénière*, entre nous, c'est le chef-d'œuvre du Principal : je ne me suis mêlé que des détails.

LE CHANCELIER.

Justement : c'est par les détails que l'invention est infernale. L'idée est assez bonne, & elle n'est pas de toi. Est-ce encore le Principal qui a eu l'effronterie d'annoncer, en supprimant les Enquêtes de tous les Parlements, & les Tribunaux d'exception, *que les supprimés seraient remboursés dans trois mois*,

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 43

& que les fonds étaient prêts ? La gasconnade est-elle courageuse ? Annoncer cinquante ou soixante millions d'espèces entassées dans les coffres du Roi, n'est-ce pas ranger des sentinelles de paille sur les remparts écroulés d'une ville déserte.

LE GARDE-DES-SCAUX.

En vérité, vous outrez les compliments. Ne vous est-il jamais arrivé de promettre ce qu'il vous était impossible de donner ? Il eût été bien plus courageux de supprimer, en déclarant que la finance de tous les Offices, avait été employée aux besoins de l'Etat ; & que ce sacrifice, la perte de ses fonds, était pour chaque Titulaire, la contribution légitime que tout citoyen doit aux nécessités publiques. Eh bien ! je n'ai pas eu ce courage.

LE CHANCELIER.

Tu l'auras, mon bijou ! Si dans trois mois il faut que tu rembourses, comment payeras-tu ? en contrats, en papiers, en feuilles de chêne ? Ne pas payer ; c'est, je pense, déclarer assez franchement qu'on ne doit rien. Vraiment, je suis en extase devant ton génie. Je n'étais auprès de toi qu'un finassier ; l'Abbé Terray n'était qu'un étourdi. Le rôle n'avait qu'un courage de Pandour ; il coupait une bourse, & disait tout haut : *La voilà*. Toi tu les vuides avec le geste (1) fait pour les remplir. J'admire enfin mon maître jusques dans les choses où je pouvais ne trouver que mon écolier. Par exemple ; avec quelle forfanterie fais-tu publier dans la Gazette, que ta Cour Plénière a tenu le 9 Mai, sa première séance ; lorsque toute la France sait très-bien que cette séance a été plutôt son *enterrement* que son *baptême* ? Quelle audace d'imprimer dans tous les Journaux, que tels & tels Bailliages ont

(1) Voyez les jolis préambules des Arrêts du Conseil, surtout de celui publié le 18 Août dernier. (*Note de l'Editeur.*)

enregistré avec joie & reconnaissance, tandis que les protestations de ces Bailliages sont dans toutes les poches, & qu'ils décrètent les Auteurs des Journaux comme des faussaires! J'ai bien fait quelque chose d'approchant, mais ce qui était au-dessus de mes forces, c'est le discours que tu as mis dans la bouche du Roi à cette première séance de ta *Cour Plénière*. Oh! ceci est un excès d'héroïsme!.... Le jour même de mon Lit-de-Justice; tous les Membres de la Grand'Chambre, par un acte commun, par des actes particuliers, déclarent qu'il leur est impossible d'exécuter tes Edits, & sur-tout de prendre place dans ta *Cour Plénière*; & le lendemain, tu leur fait dire par le Roi, qu'il compte toujours sur leur zèle & sur leurs services. Quel jeu impudent & vil! Aurais-tu caché au Roi leur refus si énergiquement exprimé? La chose est possible. On fait l'aventure du Docteur Maloët chez Madame Adelaïde (1): &, quand tu songes à cet *scapinade*, tu n'est pas saisi d'un tremblement universel! tu ne crains pas que le Roi détrompé, ne punisse avec éclat le téméraire qui se joue aussi librement de la dignité de sa Personne, & de la majesté de son Trône.

LE GARDE-DES-SCAUX.

Non: j'attends la récompense de mes bonnes intentions, & je l'attends du Roi, moins encore que du Parlement lui-même. Ce que vous exaltez comme

(1) Le jour où les Edits furent présentés au Châtelet, la Reine vint chez Madame Adelaïde, lui annoncer, avec l'air d'une véritable satisfaction, que le Châtelet avait accepté, & que la paix publique ne serait point troublée. La Reine sortie; le Médecin Maloët, présent à cette entrevue, & qui par respect, avoit gardé le silence, tire de sa poche l'Arrêté du Châtelet, & le présente à Madame Adelaïde. Cette vertueuse Princesse lit & s'écrie: *Ah! mon Dieu, comme on les trompe!*

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 45

un trait de courage, n'est qu'un acte de bonté & de prudence ; & ce chapitre de mon histoire est , sans contredit , le plus digne d'éloges. Au moment même de la publication d's Edits, la voix de d'Eprémefnil retentissait aux oreilles de ses confrères ; un reste d'effervescence les égarait & je m'attendais à leurs protestations. Mais , Dieu merci , j'étais incapable d'en abuser. Les prendre au mot , c'était les perdre : j'ai fait semblant de ne rien entendre. Le Roi a parlé comme s'ils n'eussent pas protesté. Le temps s'écoule : les réflexions viennent ; & je laisse au moins à mes étourdis la faculté de rentrer dans le bon chemin , tout doucement sans bruit , & comme si jamais ils ne s'en fussent écartés.

LE CHANCELIER.

Et crois-tu qu'ils reviendront ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Je suis sûr de les installer avant le mois d'Octobre , aux premières places de la *Cour Plénière*.

LE CHANCELIER.

Ils t'ont promis.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Non : je n'en ai pas vu un seul , pas même Mînières.

LE CHANCELIER.

Eh bien ! voilà cette confiance dont je suis émerveillé : voilà ce courage que je ne conçois pas , & qui me fait tomber à tes pieds. Quelques poltrons , quelques femmes te reprocheraient peut-être de n'avoir pris aucunes précautions. Moi-même je n'ai jamais levé le pied sans savoir où j'allais le poser. En t'envoyant à Thify , j'étais sûr du Conseiller d'Etat , qui , sur-le-champ , allait s'asseoir à ta place. Avant d'exiler la Justice , j'avais fabriqué le fantôme qui devait prendre ses habits , & jouer son rôle : mais , toi , tu te moques de ces niaiseries : tu marches comme un géant , sur les montagnes & les

46 LA COUR PLÉNIÈRE,
abysses : tu vois l'impossibilité de trouver de nouveaux masques, & tu tranches le nœud. D'un coup de baguette, tu suspends la justice dans tout le Royaume, pour la faire aller plus vite. Toutes les sources du commerce vont tarir ensemble ; cela vaut-il la peine d'y songer... Les grands chemins seront couverts de voleurs, & les villes pleines d'assassins : bagatelles !.... Les revenus de l'Etat seront par-tout arrêtés : Qu'importe ? la *Cour Plénère* réparera tout.

LE GARDE-DES-SCEAUX.
Ma foi, j'en ai la certitude.

LE CHANCELIER.

Et tu ne veux pas que je sois dans l'enchantement ? tu ne veux pas que je presse sur mon sein ; celui qui s'immortalise par de si grandes choses ? Mais ce qui me pénètre davantage, ce qui m'arrache des larmes de tendresse & de joie ; c'est une preuve de ta magnanimité, bien plus étonnante que toutes les autres ; c'est de voir que le Lamoignon de 1771, ne fasse point rougir le Lamoignon d'aujourd'hui. Morbleu ! Cousin, il faut une ame de fer & un frond d'airain pour résister à tous les quolibets que fais naître cette généreuse infamie.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ils m'amusent. La lettre du Bailliage de Villefranche m'a paru plaisante, & l'Arrêté de Rouen m'a fait pitié. (1)

(1) *Pitié !...* Mgr. le Garde-des-Sceaux fait ici un petit mensonge : on peut consulter là-dessus son bon ami le Marquis d'Harcourt. Quel empressement, quel zèle M. le Marquis n'a-t-il pas mis à découvrir le lieu où s'était assemblé le Parlement ! Quel ardeur, que de fatigues, pour découvrir encore l'Imprimeur de cet Arrêté *pitoyable* ! En vérité, la conduite de M. le Marquis est au-dessus de tout éloge ; aussi doit-on lui décerner une couronne civique ; & MM. Les Libraires & Imprimeurs de Rouen, ont déjà souscrit pour cet œuvre pie. (*Note de l'Editeur.*)

HÉROÏ-TRAGI-COMÉDIE. 47

LE CHANCELIER.

Cependant, on t'accuse d'enchaîner un Pamphlet bien piquant : c'est ton histoire : elle est toute imprimée. Est-il vrai que 1500 exemplaires ont été arrêtés par tes ordres à la barrière Montmartre ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Oh ! là-dessus, je suis inflexible : les gredins n'auront pas manqué de gloser sur mon origine, sur ma Noblesse, sur mon fils qui est Chevalier de Malthe.

LE CHANCELIER.

Je suis bien aise de voir que vous sentez cela. Méchant ! &, qui donc avait fourni à l'Auteur de la Correspondance, ce Vincent Maupeou, Notaire à Paris en 1547 ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ma foi, je n'en fais rien.

LE CHANCELIER.

Ah ! mon bijou ! c'est vous !... Qui donc avait déterré cette vilaine histoire du Maupeou de Privas, qui assassina son beau-frère en 1671 ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Eh bien !

LE CHANCELIER.

C'est encore vous mon bijou.

LE GARDE-DES-SCEAUX *sourit*.

Vous croyez ?

LE CHANCELIER.

Mais, sois tranquille ; je n'ai pas de rancune. Je ne leur fournirai pas les Mémoires de ce Lamoignon, grand-père du premier Président, qui était Échevin de Bourges.... Et le grand-père de l'Échevin ? Qu'en dis-tu ? Fi donc ! il faut se taire. Le traçassier Maurepas avait bien besoin d'amuser les loisirs de son exil à Bourges, par la recherche de tes titres de Noblesse ! Au surplus, excepté les Bochart & les Nicolai, qui nous écrasent sur cet article, les autres n'ont pas grand'chose à nous reprocher.

Les d'Aligres ont plus d'illustration ; les Pelletiers font d'honnêtes-gens dont les services ne sont pas signalés. Mais, à propos : comment as-tu fais pour faire monter tes enfants dans les carrosses du Roi ? nous savons tous que Chérin avait refusé son certificat.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Le Roi l'a voulu. Et d'ailleurs, on a toujours quelques ressources. Pour faire mon cadet Chevalier de Malthe, vous savez comment son bisaïeul, Samuel Bernard, de Juif qu'il était, est devenu Protestant. Une indiscretion me rendrait vraiment la fable de la Cour.

LE CHANCELIER.

Rassure-toi : je me tairai, je t'en donne ma parole. Ne suis-je pas fils d'une Lamoignon ? si, quelque jour, tu vois cette généalogie imprimée à côté de celle de Moréri, ne m'accuse pas. Ces détails, au reste, sont connus de tant de monde, qu'il sera difficile de dépister l'indiscret. Fais en sorte au moins que l'Archevêque n'en soit pas instruit.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Au contraire : si cette rapsodie paraissait, je voudrais la mettre sur son compte : le nom de l'auteur suffirait pour discréditer l'histoire. Vous ne connaissez donc pas votre Archevêque ? Il est grand sur les genoux de sa vieille Marquise. Ridicule & léger comme un Pantin, le petit homme fait le Richelieu ; sa marotte est d'avoir du génie. Il veut mettre des idées, des idées nouvelles à la place des anciennes opinions ; & posséder, seul, toute la raison des siècles qui l'ont précédé. Je le crains. . . . comme je l'estime ; & je n'attends qu'une bonne occasion pour lui mettre le pied sur la gorge : elle ne peut pas tarder. Qu'il trébuche seulement, il est étouffé. Ses réformes l'ont environné d'ennemis. Ce n'est pas son corps qui le soutiendra : son corps le méprise & le déteste depuis long-temps. Prêtre
sans

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 49

sans religion !.. sans mœurs !... athée !... libertin !...

LE CHANCELIER.

Libertin ! Parle plus bas. Les femmes-de-chambre de ta femme sont là qui t'écoutent. Mais , j'entends une voiture.

LE GARDE-DES-SCEAUX *regarde par la fenêtre.*

C'est lui-même. Vous ne voulez pas que je vous présente ?

LE CHANCELIER.

Non, parbleu ! Je me salue. Mais qu'au moins je te fasse la réponse que je t'ai promise. Tu veux être Chancelier ; & ton ambition me plaît. Ne dis-tu pas que ta *Cour Plénière* a tenu sa première séance le 9 Mai dernier ? (1)

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Sans doute.

LE CHANCELIER.

Eh bien ! mon ami , le jour même de sa seconde séance , je te cède ma place : tu peux y compter.

Il sort.

SCENE V.

LE GARDE-DES-SCEAUX, *seul.*

LE traître me *periffle* ; mais mes soixante & dix-sept ans me consolent.

SCENE VI.

LE GARDE-DES-SCEAUX, LE PRINCIPAL MINISTRE , ALBERT , L'ABBÉ MAURI , TROUPES D'ESCLAVES.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

MACTE *animo, generose Doctor!* Allons, mon ami ; nous voici dans la crise. *Rodrigue!* as-

(1) Voyez la Gazette de France , qui ne ment jamais.

tu du cœur ? c'est le moment de le montrer, ou de le feindre. J'ai reçu les nouvelles des Provinces; la bataille est engagée. Notre pauvre *Cour Plénière* est traitée par-tout comme une vieille Catin: elle est devenue le plafron de toute la Robinaille du royaume.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Les insolens! Traiter ainsi notre poupée! si jolie, si bien fardée?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Trève aux plaisanteries; les drôles ne plaisantent pas avec nous. Tout est enregistré: encore, avons-nous bien fait de mettre les plumes au bout des bayonnettes. Mais sommes-nous plus avancés? Non ma foi. Ces Parlements sont treize têtes dans un bonnet; & malgré la précaution prise de les frapper tous au même instant, pour ne leur pas donner le temps de s'entendre, toutes les Protestations semblent modelées sur celle de Paris: il n'est pas un cuistre de buvette, qui ne soit un d'Eprémefnil. C'est par-tout le même bavardage & la même routine. L'exemple du Châtelet a tourné la tête de tous les Bailliages; &, à l'exception de quelques vils coquins, qui, comme votre Basset de Lyon, nous ont coûté assez cher, tous les autres se pavament en Sénateurs Romains. Et, ne vous flattez pas d'en enrôler davantage. Ils ont imaginé un singulier stratagème, pour dérouter nos recruteurs. N'ont-ils pas déclaré infâmes & traîtres tous ceux qui prendroient notre livrée?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Où dià! belle finesse! Oh! je suis plus fin qu'eux. Je leur répondrai par un bel Arrêt du Conseil, dans lequel, en supprimant leurs Arrêrés, je vais mettre nos coquins sous la sauve-garde du Trône & de la Nation, & les déclarer fidèles, au Roi, aux loix & à la Patrie. Que dites-vous de l'idée? Est-ce là du génie?... *Et moi aussi, je suis Peintre.*

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 51

L'ABBÉ MAURI.

Je crains, Monseigneur, que l'opinion publique ne se moque de votre Arrêt du Conseil ; je ferais d'avis de parler plutôt à l'opinion publique. Je voudrais que, dans un beau discours, revu, corrigé & augmenté par quelques Académiciens, on prouvât méthodiquement, ce qui est facile, que les infâmes & les traîtres sont ceux qui n'encensent pas le Dieu Brienne & le Dieu Lamoignon.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pourvu que le beau discours ne ressemblât pas à toutes les rapsodies que nous faisons jeter dans les boutiques. Dites donc, M. de Lamoignon : où ramassez-vous tous vos Ecrivailleurs ? c'est la plus triste canaille !

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Trop bonne pour le Peuple.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah ! je suis votre serviteur. Il échappe à nos Cicerons, des absurdités qui feroient secouer les oreilles de tous les beaudets de la Limagne. Par exemple : c'est se moquer, mêmes des pauvres d'esprits, que de leur dire, dans votre avis au Peuple : *Il ne s'agit pas d'impôt ; le Roi a déclaré qu'il n'en avait pas besoin.* Et cette lettre d'un ancien Mousquetaire, à son fils Conseiller ? Quelle pauvreté ! J'ai eu pitié de notre misère sur ce chapitre, & j'ai fait recrue des plus beaux esprits du siècle. Linguet, Mirabeau, & Rivarol, ont reçu des arrhes, sans compter le bon Abbé, (*en frappant sur l'épaule de l'Abbé Mauri*), qui m'a promis quelques métaphores.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Oh ! l'Abbé est à moi. Depuis qu'il a dit des injures à ma femme, & levé la canne sur mon fils, nous sommes inséparables.

L'ABBÉ MAURI, *en s'inclinant.*

Trop heureux, Monseigneur !... Et Beaumarchais ?

52 LA COUR PLÉNIÈRE,
LE PRINCIPAL MINISTRE.

Fi ! donc ! fi !... ce drôle-là est honni, même à la place Maubert.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Je n'ai besoin de personne pour mon Arrêt du Conseil, & je vous le livre d'avance, comme un chef-d'œuvre de raison, d'éloquence & de style. (1)

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A la bonne heure : mais votre Arrêt du Conseil ne répondra pas à tout. La Noblesse s'est assemblée en Bretagne, en Dauphiné, en Provence, en Franche-Comté, en Béarn. Par-tout les esprits fermentent, & les têtes s'échauffent : à Rennes, deux mille gentilshommes réunis, menacent, les armes à la main, nos amis ou nos esclaves ; à Grenoble, les Municipalités se sont formées en Etats, & défenses ont été faites aux Receveurs de la Province, de verser dans le Trésor Royal ; les Montagnards ont quitté leurs retraites pour venir dévaster l'hôtel du Commandant, & mettre la hache sur sa tête ; les femmes mêmes environnent & veillent sur tous les membres du Parlement ; à Dijon, les Invalides qui gardent l'Intendance ont été bernés, & notre cher Amelor obligé de se cacher ; en Béarn, le Peuple a forcé les Magistrats de rentrer au Palais & d'exercer leurs fonctions ; à Bordeaux, le premier Président a été reçu avec des couronnes & des feux de joie ; en Provence, les choses ne vont pas à la sédition ; mais l'unanimité des opinions est effrayante : le Parlement, la Chambre des Comptes, la Sénéchaussée, la Noblesse, le Clergé, les Avocats, le commerce, & jusques aux Communautés d'artisans, tous les Corps ont juré de désobéir ; & , s'il vous plaît, ce beau serment roule sur une miséra-

(1) C'est l'Arrêt du Conseil du 20 Juin 1788, dans lequel, avec les idées les plus basses, & les raisons les plus plates, on trouve quelques fautes grossières de syntaxe.

HÉROÏ-TRAGI-COMÉDIE. 53

ble équivoque. Ces Messieurs se prétendent sujets, non pas du Roi de France , mais du Comte de Provence.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ecoutez : ces assemblées, ces réunions, sont des attroupements défendus par nos Ordonnances. Voyez Denisart, au mot *assemblées*. J'ai la loi toujours présente; & je m'en trouve bien. Je suis son chef & son défenseur; c'est à moi de la faire exécuter; & je fais très-bien, dans une occasion périlleuse, agir de façon que *force demeure à justice*. Je ne répondrai à ces séditieux qu'avec du canon. Faites marcher une vingtaine de régiments contre chacune de ces provinces rebelles. Parbleu! les Ministres de Louis XIV ont bien fait la guerre à toute l'Europe: nous sommes plus puissants qu'eux; & nous n'avons que la France à combattre.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui: mais croiriez-vous que les Officiers, les Soldats même, commencent à croire qu'ils sont Français?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Eh bien! faites pendre le premier qui refusera de marcher, fût-il Maréchal de France: faites décapiter les autres, jusqu'à ce que nous puissions nous composer une jolie armée de Turcs, de Polonais, d'Indiens; & justement les Ambassadeurs de Tip-po-Saïb viennent d'arriver.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'adopte & j'admire votre manière de protéger la loi: mais la force n'exclut pas l'adresse. L'intrigue, Monsieur! l'intrigue! Vous ne l'estimez pas assez. Je projete d'envoyer aux Provençaux le paisible Caraman, l'olivier dans une main & le caducée dans l'autre. Il leur proposera, de ma part, une exception. Si je pouvais détacher ainsi de la querelle commune, toutes ces Provinces mutines, il nous serait facile(le reste du Royaume bien en-

34 **LACOUR PLÉNIÈRE**,
chaîné) de les opprimer les uns après les autres.
J'expédierai de même le Duc de Guiche aux Béarnais. Je tiens ici les Députés de Bretagne; & , pour Paris même , j'ai déjà , ne vous déplaîse , mon affaire toute arrangée.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Bon !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous connaissez Rolland ?...

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Des Requêtes ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : eh bien ! Rolland m'a fait offrir d'être mon négociateur.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Peste , l'habile homme ! Sa mémoire est prodigieuse , j'en conviens , & sa science infinie ; mais s'il tient la navette , je vous promets une toile si bien mêlée , que le diable le plus fin ne pourra pas en trouver le fil.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous moquez-vous ? Il veut être Prévôt des Marchands , Lieutenant-Civil , Lieutenant de Police. Cet homme songe à tout : je lui ai fait dire que je songerais à lui. Tout cela ne m'inquiète qu'à demi. Voici le danger : La Noblesse de Bretagne , du Dauphiné , de Béarn , a député vers le Roi , & la vérité enfin va se faire entendre : leur répondrez-vous aussi avec du canon ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Vous parlez d'intrigue : c'est ici , Monseigneur , qu'elle fera délicieuse.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai bien quelques moyens pour empêcher les députations d'arriver jusqu'au Roi : mais ces obstacles ne sont pas insurmontables ; & si le Roi , comme il faut le craindre , veut les voir lui-même & leur parler , nous n'aurons plus , pour les faire

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 55

éconduire, que nos ressources ordinaires, l'artifice & le mensonge.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ah! oui, le mensonge! C'est une jolie chose! J'avais jadis quelque répugnance pour le mensonge: mais vos leçons m'ont bien formé, & je commence à mentir avec assez d'impudence: n'est-il pas vrai?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je voudrais quelque fois plus de finesse. Vous voyez avec quelle sagacité le Roi nous écoute & nous interroge: Quelle méfiance de tous les moyens qui s'écartent de sa bonté naturelle! Quelle sollicitude sur le bonheur de son Peuple! Aussi, malgré tous les pièges dont nous avons environné sa Justice & sa sagesse, quelle résistance n'a-t-il pas faite avant d'adopter nos projets? & peut-être résisterait-il encore, sans l'adresse merveilleuse avec laquelle je l'ai persuadé enfin, que nos projets allaient fonder le repos, l'aisance & la félicité de la classe la plus pauvre & la plus intéressante de ses sujets. Ne forçons pas delà: étudiez votre leçon sur ce texte. Vous sentez comment il faut démontrer maintenant qu'on indispose le riche, alors qu'on veut soulager le pauvre, & que cette réclamation de la Noblesse de toutes les provinces, n'est autre chose qu'une conjuration faite avec les Parlemens, avec les grands Propriétaires du Royaume, pour conserver des avantages usurpés au préjudice du Tiers-Etat. En mêlant à cette thèse quelques mots de révolte, de sédition; en parlant un peu de son autorité compromise, offensée; j'espère que le Roi lui-même repoussera les mains perverses qui voudraient déchirer le voile dont nous l'avons enveloppé.

ALBERT.

Prenez garde au moins, qu'à travers le voile, il ne reconnaisse la main de son frère, ou celle de sa tante. J'ai avis, Messieurs, que Monsieur, que

36 LA COUR PLÉNIÈRE ;
le Comte d'Artois lui-même, que Madame Adé-
laïde gémissent de nos folies, & qu'ils se disposent
à parler.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je ne crains rien : en respectant toujours leurs
vertueuses intentions : j'ai rendu suspect tout ce qui
les entoure.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et la Reine ? C'est la Reine qu'il faut surveiller.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je répondrais d'elle ; je la tiendrais dans ma
main, si le Breteuil était éloigné. Pardieu ! mon
ami, perdons ce faquin-là, si vous ne voulez pas
qu'il vous perde. Cette impudence est-elle assez for-
te, de refuser pour sa petite-fille les deux cens mille
livres que vous avez sollicitées & reçues pour vo-
tre fille ? Quelle insolence ! quel orgueil dans le pa-
ralèle ! Et vous ne savez pas tout : vous ne savez
pas la *tartuferie* qu'il vient de jouer ces jours passés ?
il s'est présenté au Roi les yeux baissés & le main-
tien modeste. » SIRE, a-t-il dit, Votre Majesté
» daignera se souvenir que j'ai eu le malheur d'é-
» lever dans son Conseil une opinion contraire aux
» Edits, dont elle a ordonné l'exécution : cette exé-
» cution forcée, me place dans une situation in-
» supportable vis-à-vis des Provinces pour les-
» quelles j'ai la signature en commandement. Je
» supplie Votre Majesté, de me délivrer de ce far-
» deau, en acceptant ma démission. »

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et le Roi ne l'a pas chassé sur le champ ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Non : je ne fais quel démon l'inspirait en ce mo-
ment. C'est même avec bonté qu'il lui a répondu :
*Je refuse votre démission ; je la refuse, par la rai-
son même alléguée pour l'obtenir. Restez, vous con-
tredirez au moins.* - Voilà, sans doute une per-
mission bien expresse de tout dire & de tout faire
contre

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 57

contre nous : en sentez-vous les conséquences ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Comment Diable ! le danger est plus pressant que vous ne le disiez. Il faut l'écraser ; & ne vous avisez pas d'être délicat sur les moyens. La besogne va mal : profitons du mauvais succès pour le perdre, qu'il soit dénoncé par tous nos espions, dans toutes les sociétés, comme le plus grand obstacle à notre entreprise : accusons-le d'encourager sourdement les querelles, d'échauffer leur fol espoir, & d'enhardir leur résistance : que cette délation parvienne jusqu'au Roi, par des voies indirectes, mais sûres : ayons des témoins apostés, qui attestent avoir entendu ce qu'il n'aura pas dit. S'il faut même montrer au Roi des lettres signées de lui....

L'ABBÉ MAURI, *avec empressement.*

Je m'en charge, Monseigneur.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
BLONDEL, *portant à la main des Expéditions & des lettres.*

LE GARDE-DES-SCEAUX, *à Blondel qui entre.*

QU'EST-CE ?

BLONDEL.

J'apporte à Monseigneur, des lettres à signer & des lettres à lire.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ne vous ai-je pas défendu d'entrer lorsque je confiais sur les affaires d'Etat, dont vous êtes incapable ?

BLONDEL.

Je demande pardon à Monseigneur. J'ai pensé

H

58 LE COUR PLÉNIÈRE,
que quelques lettres étaient pressées. Celle-ci est
de Dijon.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha ! ha ! du bon homme Courbeton ? Il faut la
lire.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Allons, puisque vous permettez ; (*à Blondel.*)
venez avec moi.

(*Le Garde-des-Sceaux sort avec Blondel.*)

SCÈNE VIII.

LE PRINCIPAL MINISTRE, AL-
BERT, L'ABBÉ MAURI.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

M. DE LAMOIGNON est un homme rare, il faut
l'avouer. Une fermeté que rien n'ébranle, un
courage que rien n'étonne, une insensibilité que
rien n'émeut ; tout ce qu'il faut pour les grandes
choses. Le dirai-je cependant ? J'ai quelquefois la
folie de penser qu'il gâte son ouvrage.

ALBERT.

On est forcé de convenir qu'il n'épargne rien
pour le succès. N'est-il pas vrai, M. l'Abbé.

L'ABBÉ MAURI.

C'est une justice qu'il faut lui rendre. Son repos,
ses amis, son honneur ; il a tout sacrifié.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh, mon Dieu, Messieurs ! j'en suis d'accord :
mais pensons tout haut : nous sommes seuls, & je
vous jure le secret. N'êtes-vous pas d'avis qu'un
autre, à sa place, aurait trouvé moins d'obstacles ?

L'ABBÉ MAURI.

Puisque Monseigneur nous permet la sincérité,
nous lui dirons ce dont nous sommes convenus
souvent, Monsieur & moi : » A juger les choses
sous un certain rapport, on peut croire que M. de

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 59
Lamoignon était moins propre qu'un autre aux
choses qu'il veut exécuter.»

A L B E R T.

Ceci doit être expliqué. M. de Lamoignon ,
quand on l'a fait Garde-des-Sceaux , était , dans
son Parlement , détesté de plusieurs , & redouté de
tous. D'après cela , on devait naturellement s'at-
tendre que tout ce qui viendrait de lui , ferait
opiniâtement repoussé , & que la haine de sa per-
sonne ne favoriserait pas les œuvres de son génie.

L' A B B É M A U R I.

Et depuis , cette haine se propage : elle a gagné
les grands seigneurs. Avec quel éclat scandaleux le
Duc de Montmorency ne l'a-t-il pas fait excepter
de tous les convives , à la noce de la petite Mati-
gnon ?

L E P R I N C I P A L M I N I S T R E.

Oh ! ceci est une insolence du Breteuil. Mais , fa-
vez-vous que son fils , que Lamoignon ne joint pas
son Régiment , parce que les Officiers l'ont très-
clairement engagé à rester chez lui ? Mais , savez-
vous que M. de Malesherbes , gémissant sur son
nom déshonoré , voulait se retirer du Conseil , &
qu'il reste , non pas pour protéger son cousin , qu'il
abandonne ; mais parce que j'ai encore eu le bon es-
prit d'empêcher sa désertion ? Il a reçu de la bou-
che même du Roi , l'assurance flatteuse qu'on
avait encore besoin de lui , pour quelques mois
seulement. Mais , voyez-vous avec quel acharne-
ment , & quelle affectation ce Garde-des-Sceaux
est personnellement attaqué , dans les Arrêtés , dans
les Protestations , dans les Pamphlets , dans tous les
Ecrits clandestins ? Sa conduite en 1771 , en est le
prétexte assez légitime : tandis qu'on conserve en-
core pour moi des égards , & qu'on se contente de
me montrer du doigt Je prévois de tout ceci , que
la victime , s'il en faut une , est déjà désignée , &

H 2

60 LA COUR PLÉNIÈRE,
que le pauvre Lamoignon entrainera dans sa chute
tous ceux qui seront à côté de lui.

ALBERT.

Monseigneur a toujours une prévoyance admirable.

L'ABBÉ MAURI.

Monseigneur a grande raison : il faut être prudent.

ALBERT.

Il ne faut pas se livrer sans réserve.

L'ABBÉ MAURI.

On peut se tenir avec lui , à telle distance , qu'on partage , non pas le danger , mais le spectacle de sa chute.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Il faudra même se garder de tendre la main pour le soutenir. Tenez , Messieurs , laissons-le aller ; il va fort bien. Il suffit , pour s'en débarrasser , de l'abandonner à lui-même. Son caractère impétueux & violent le jettera dans des excès qui , seuls nécessairement sa perte. Vous êtes ses conseils & ses amis : songez seulement à ne pas ralentir sa course ; & même , s'il avait envie de prendre haleine , ferait-ce un si grand mal de l'aiguillonner un peu ?

L'ABBÉ MAURI.

Monseigneur nous promet-il de ne pas nous oublier ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

En doutez-vous ?

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE GARDE-
DES-SCEAUX , *une lettre à la main.*

LE GARDE-DES-SCEAUX.

LA RAGE M'ÉTOUFFE ! Est-ce à moi ; est-ce à Lamoignon qu'on ose faire injure ?

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 61

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Qu'est-ce donc ?

LE GARDE-DES-SCEAUX, *lui donnant
la lettre.*

Lisez, Monseigneur, & voyez s'il est un Dieu
qui puisse retenir ma vengeance.

LE PRINCIPAL MINISTRE, *après
avoir lu.*

Lemariage rompu ! la perte n'est pas grande, sans
doute : mais l'insulte est bien impudente, & le
procédé bien mal-honnête. Est-il devenu fou, ce
misérable Courbeton ? Songe-t-il aux sots propos
de la Cour, de la ville ? Songe-t-il aux moyens
qu'un MINISTRE DU ROI peut employer contre
de pareilles avanies ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et la lettre ne dit pas tout : elle ne dit pas que
toute la ville de Dijon s'est portée en foule aux
genoux de la petite bégueule ; que toutes les Com-
munautés, depuis l'Hôtel-de-ville, jusqu'aux Sa-
vetiers, ont été en appareil lui offrir des couronnes
& des bouquets ; qu'on a jeté des fleurs sur son
passage.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je conçois cela, & j'approuve votre ressentiment.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Je penchais vers la modération ; vous avez vu.
Soyez donc modéré avec de tels impudents ! Que
feront-ils au Roi ; s'ils traitent ainsi ses Ministres ?
J'en suis fâché, Monseigneur ; mais la révolte se
décide avec trop d'audace, & la violence seule peut
la réprimer.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je commence à le croire.

ALBERT.

La douceur n'est souvent qu'une faiblesse dange-
reuse.

La violence a quelques abus ; mais elle est souvent nécessaire.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Indispensable, Monsieur, allons : que la Bretagne, le Dauphiné, le Béarn, la Bourgogne, la Provence; que toutes ces Provinces révoltées, soient à l'instant inondées de soldats. Ah ! . . . Scélérats ! vous ne voulez pas de mon fils ! . . . Que leurs Députés, s'ils arrivent, soient saisis & emprisonnés ! portons le fer & le feu aux quatre coins du Royaume ! que tous les fléaux ensemble ravagent cette terre funeste ! que le frère égorge son frère ! que le père s'abreuve du sang de son fils ! que les enfants soient écrasés sur le sein de leurs mères, que la famine dévore ce qui pourra échapper au carnage ! Faisons de la France un vaste tombeau, & quand nous serons seuls, qui nous empêchera de régner ?

L'ABBÉ MAURI.

Ainsi soit-il.

FIN DU SECOND ACTE.

N. B. La durée de l'entr'acte dépend des évènements.



ACTE III.

La Scène est dans l'Antichambre du Roi.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE BRETEUIL, LE CHEVALIER DE GUER, Député de Bretagne ; LE COMTE DE VIENNOIS, Député du Dauphiné ; LE COMTE DE SABRAN, Député de Provence ; LE CHEVALIER DE MESPLESSES, Député du Béarn ; MADAME D'EPREMESNIL & ses deux FILLES.

LE CHEVALIER DE GUER.

A INSI DONC, M. le Baron, le Roi daigne écouter les gémissements de son Peuple ; & la France saura que vous avez contribué à ce bienfait.

LE BARON DE BRETEUIL.

Je ne suis qu'un soldat ; j'ai exécuté les ordres de mon Roi, voilà tout : j'ai rempli ses intentions. Je n'ai point approuvé les moyens choisis pour résister à ses volontés Il n'existe à mon avis, qu'une loi supérieure à l'autorité du Roi ; c'est le bonheur de son peuple : je ne connais pas les autres. Lorsqu'un Roi est trompé (& les plus grands Rois peuvent l'être), son peuple n'a pour l'éclairer, d'autre ressource, que la prière constante, importune, opiniâtre même, si vous voulez ; mais la prière seule. Et comment donc, Messieurs ! En Dauphiné, en Bretagne, on s'attroupe ! on s'arme, on menace les porteurs de ses ordres ! on insulte ses représentants ! on parle hautement de révolte & d'indépendance !... Messieurs, Messieurs ! les choses ont été

64 LA COUR PLÉNIÈRE ;
portées trop loin : & ce qui m'afflige d'avantage ;
c'est qu'on ne connaît pas le Roi au fond de vos
Provinces. Avec quelle intrépidité j'ai vu souvent
calomnier ses intentions paternelles ! Avec quel em-
pressement, dans toutes circonstances, il sacrifierait
tout au repos de ses Sujets ; tout , jusqu'à son au-
torité dont on le croit si jaloux ! Non , Messieurs ;
vous ne le connaissez pas.

LE CHEVALIER DE GUER.

Notre conduite, Monsieur le baron, prouve le
contraire, elle prouve au moins que nous avons de
ses sentimens justes & bienfaisants, l'idée que vous
venez d'en donner. C'est notre confiance extrême
dans sa justice & dans sa bienfaisance qui animait
nos efforts à lui résister ; certains, qu'en apprenant
à quelles mains odieuses il s'était livré, dans quelle
erreur nos deux tyrans l'avaient plongés, de quelle
barrière ils l'avaient entouré pour le rendre inac-
cessible ; (& vous le savez , Monsieur le Baron ;
puisque vous étiez forcé vous-même de garder le
silence) : certains, dis-je, qu'alors il applaudissait la
résistance généreuse qui va raffermir son trône sur
les fondemens de la loi.

LE BARON DE BRETEUIL.

J'espère , au moins, qu'il la pardonnera. Vous
pouvez, Messieurs, avec cette confiance dont vous
parlez, & qui ne sera pas trompée, attendre ici sa
réponse ; & il se prépare dans ce moment-ci des
énémemens....

(*Le Baron de Breteuil entre chez le Roi.*)



SCENE

SCENE II.

Les DÉPUTÉS des différentes Provinces; Madame
D'ÉPRÉMESNIL & ses deux FILLES.

LE COMTE DE SABRAN.

MALGRÉ l'air empesté de ce séjour, malgré le mensonge & la fourberie qui nous environnent; un pressentiment heureux m'annonce le plus beau jour de ma vie. Et vous, Madame, (*d' Mme d'Eprémefnil*) de quelle gloire il sera couvert, cet époux que vous allez rejoindre!

MADAME D'ÉPRÉMESNIL.

Ah! j'ai besoin de cette consolation. Lorsqu'il me fut enlevé; cet enfant (*elle montre sa fille aînée*) était mourante: forcé de la suivre à Forges, pour la sauver, je fus privée de la seule consolation qui me restait; d'aller m'enterrer avec mon Epoux, ou du moins, d'habiter la ville, le hameau le plus voisin de sa prison. Les eaux & la Providence m'ont rendu ma fille: & nous venons ensemble d'obtenir de la sensibilité du Roi, la faveur de rassembler sur le même rocher, aux confins de la Provence, une famille dont l'union la plus tendre a toujours fait le bonheur.

LE COMTE DE SABRAN.

Quelle figure céleste! Ces deux Demoiselles, Madame, ont été trop bien partagées. Avec tant d'attraits, être encore les filles de M. d'Eprémefnil!

MADAME D'ÉPRÉMESNIL.

Elles n'ont pas cet avantage. Mon premier mari, M. Thilorier, est leur père: mais M. d'Eprémefnil les a adoptées, elles n'ont rien perdu. (*On voit entrer la suite du Principal Ministre*) Cette foule d'esclaves nous annonce un Satrape.

LE CHEVALIER DE GUER.

C'est l'Archevêque.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE PRINCIPAL MINISTRE; Foule d'Esclaves, parmi lesquels on distingue l'ABBÉ MORELLET.

LE PRINCIPAL MINISTRE. (*Il s'arrête devant Mme d'Eprémefnil.*)

IL m'est bien dur de vous annoncer, Madame, que la bonté du Roi ne s'accorde pas avec la nécessité des circonstances : la liberté de M. d'Eprémefnil est encore une grace impossible.

MADAME D'EPREMESNIL.

Je demanderais sa liberté, Monseigneur, s'il avait mérité ses fers : je ne demande que la faculté d'aller le joindre ; & c'est au Roi que je me suis adressée.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Au Roi, Madame ! Et pourquoi douter ainsi de mes sentiments ? Lorsque nous avons appris que M. d'Eprémefnil était traité avec une rigueur contraire à nos intentions, à la bonté du Roi, autant qu'elle était déplacée, n'a-t-il pas été mis sur-le-champ dans un état de douceur & d'aisance, tel que je pourrais le désirer moi-même.

MADAME D'EPREMESNIL.

Je fais ce que M. de Breteuil a fait à cet égard, & il ne doute pas de ma reconnaissance.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je n'aurai donc jamais le bonheur de voir qu'on me rende justice. Et vous, Messieurs, (c'est aux Députés des Provinces que je parle, sans doute) : aurai-je le même reproche à vous faire ? Depuis que vous êtes ici, on peut croire que vous n'avez pas eu besoin de moi.

LE CHEVALIER DE GUER.

La première loi qui nous fut imposée par les Provinces que nous représentons ici, est de ne voir ni le Garde-des-Sceaux, ni vous, Monseigneur.

HEROI-TRAGI-COMÉDIE. 67

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Cette défense n'est pas civile; elle serait contraire à toutes les règles : permettez-moi d'en douter.

LE CHEVALIER DE GUER.

N'en doutez pas : cette défense est exprimée dans nos pouvoirs ; voici les miens. Ils sont signés, comme vous voyez , de huit cents soixante-fix' Gentilshommes Bretons ; & ce nombre ne comprend que les plus considérables. La Bretagne a de plus, deux mille cinq cents Gentilshommes qui n'ont pas signé, & qui signeront demain , si cela peut vous plaire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je ne l'exige pas ; je vous assure.

LE CHEVALIER DE GUER.

Mes pouvoirs sont illimités. Je suis autorisé, si un seul des douze Nobles qui m'accompagnent, pourrait être séduit ou intimidé , par intérêt ou par faiblesse, de le renvoyer chez lui, & d'en choisir un autre. Je suis autorisé à faire avec le Gouvernment, tel traité qui me paraîtra convenable, certain que ma décision sera confirmée par la province.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je veux bien , Monsieur , tolérer une expression dont vous n'avez pas calculé toute la valeur. Des Sujets sont-ils admis à traiter avec leur Roi ! Mais à Dieu ne plaise dans ce moment , qu'une vaine dispute de mots éloigne la paix dont le retour est si facile ! Vous venez réclamer la conservation des traités, capitulations & privilèges de la Bretagne : vous, Monsieur, de la Provence : vous du Béarn ; & vous, du Dauphiné. Le mal est de ne pas s'entendre. Le Roi n'a jamais voulu porter atteinte aux capitulations de Provinces. Il l'a déclaré assez formellement dans son Edit de *Cour Plénière* ; & s'il le faut, pour vous tranquilliser , je suis tout prêt à solliciter de Sa Majesté , une Déclaration plus expresse, & dont le sens soit au-dessus de toute maligne interprétation.

Comment, Monseigneur, vous tenez à cette petite ruse ? Lorsque dans votre Edit de *Cour Plénière*, vous attribuez à ce fantastique Tribunal, le droit de vérifier, *provisoirement*, tous les impôts du Royaume ; avez-vous excepté les impôts de la Bretagne ? entendez-vous les excepter ? Auriez-vous le courage de le dire ? Aurions-nous le courage de le croire, & la confiance insensée, que vous respecteriez nos privilèges, après avoir asservi le reste de la France ? Non, Monseigneur, je ne sollicite point ici une Déclaration qui excepte la Bretagne, de la loi générale : le premier vœu de ma province est de n'arrêter aucun arrangement particulier, que l'arrangement général ne soit consommé.

LE COMTE DE VIENNOIS.

Le Dauphiné a pris la même résolution.

LE CHEVALIER DE MESPLESSES.

Le Béarn pense de même.

LE COMTE DE SABRAN.

Et c'est aussi le vœu de la Provence.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment donc, Messieurs, une confédération !

LE CHEVALIER DE GUER.

Daignez nous entendre, Monseigneur ; notre raison est si simple & si claire, qu'il vous fera, je pense, impossible d'y répondre. La Bretagne (& l'on peut dire la même chose des autres provinces qui réclament) ; la Bretagne est unie à la France, comme Monarchie : elle n'est point unie à la France comme tout autre gouvernement. Vous le voyez ; il faut que le sort de la France soit décidé avant de prononcer sur le sort de la Bretagne. Si la France est toujours Monarchie, les Bretons seront toujours Français : si la France cesse d'être Monarchie, la Bretagne cesse d'être à la France.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Voilà ce que vous appelez une raison ! c'est un

sophisme enfanté par l'esprit de révolte.

LE CHEVALIER DE GUER.

Ce mot n'est pas réfléchi, Monseigneur. Des révoltés ne vous parleraient pas ainsi ; des révoltés opposeraient aux actes de violence & de tyrannie, que vous prodiguez avec tant d'indiscrétion, d'autres moyens que les larmes & les supplications. Vous envoyez vingt-mille soldats en Bretagne ! avez-vous le projet de la conquérir ou de la dévaster ? Et vous ne savez donc pas de quels efforts nous serions capables, si nous avions recours aux vils artifices qu'on ne rougit pas d'employer contre nous ! Vous ne savez donc pas que le seul mot, *Gabelle*, prononcé dans nos villages, armerait à l'instant quatre-vingt mille payfans, & que vos soldats seraient égorgés dans vingt-quatre heures !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Que dites-vous là, Monsieur ? Gardez-vous de répéter un tel propos !

LE CHEVALIER DE GUER.

Manifester ce moyen, c'est y renoncer. Vous n'avez donc pas observé que la Bretagne & la Provence sont nos seules Provinces maritimes ; & qu'en séparant vous-mêmes ces deux Provinces de la France, vous privez ce grand empire, de sa seconde force, de l'avantage unique qui réunit dans la main de son Roi, les deux puissances de la mer & de la terre ? Je fais qu'un tel langage peut vous déplaire. Ceux qui ont arraché deux Magistrats du Tribunal le plus saint ; ceux qui ont assiégés les Temples de Justice comme des villes de guerre, peuvent exercer contre moi une violence moins scandaleuse. Vous pouvez me mettre à la Bastille, mais vous y mettrez aussi les douze gentilshommes qui m'accompagnent, les huit cents soixante-fix qui ont signé mes pouvoirs, & les deux mille cinq cents qui ne les ont pas signé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est donc à moi seul que les reproches s'adres-

sent ; & sans compter des circonstances pénibles & des raisons impérieuses qu'on ne veut pas balancer, on s'obstine à ne pas voir que les Loix, leurs Sanctuaires & leurs ministres ne sont pas sous ma dépendance ; qu'il n'était pas à mon pouvoir d'empêcher un éclat qu'un autre a commandé, & qui, je l'avoue, a dû faire quelque impression fâcheuse.

LE CHEVALIER DE GUER.

Auriez-vous la prétention, Monseigneur, de faire croire à vos sentiments patriotiques ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pourquoi non, Monsieur ? Je suis le Ministre de la Nation, bien plus que le Ministre du Roi.

LE CHEVALIER DE GUER.

Vous, Monseigneur, le Ministre de la Nation ! Quel langage ! Y pensez-vous ? Vous a-t-elle choisie ? Où sont ses pouvoirs, & qu'avez-vous fait pour elle ? Vous avez voulu la tromper & l'affervir. -- Malheureuse Nation ! Tu étais autrefois l'exemple & l'arbitre du monde ; aujourd'hui, quand toute l'Europe s'agite pour de grands intérêts, tu perds dans une inaction forcée, son influence politique. Mise à l'écart par les autres Peuples, comme un Peuple inutile, méprisée par ses ennemis, insultée par ses alliés qu'elle a trahieusement abandonnés, la France n'est plus occupée, grace à vous, qu'à déchirer ses entrailles, à disperser, de ses propres mains, les déplorables restes de sa richesse engloutie & de sa gloire éclipsée.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nous rendrez-nous aussi responsables des événements qui nous ont précédés ? Dans tous les cas, Monsieur, vous devez, ce me semble trop de respect au Roi, pour refuser quelques talents à ceux qu'il a choisis pour gouverner ses Etats.

LE CHEVALIER DE GUER.

Monseigneur, vous savez ce qu'à dit un de vos bons amis : » les grandes places sont des rocs escar-

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 71
pés , que l'Aigle seul & le Reptile peuvent atteindre ». Etes-vous Aigle ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

(*s'adressant aux autres Députés.*)

Messieurs, Messieurs , la parole de M. de Guer est impétueuse. Il n'est guère possible de raisonner avec lui & de s'entendre. Je sais que dans son Règlement sur l'administration de la justice , & même dans la composition de la *Cour Plénière* , M. le Garde-des-Sceaux a glissé des choses qui peuvent déplaire : je n'en suis pas fâché : on réclame , on se rapproche , on discute , les sacrifices sont réciproques , & tout s'arrange. Je ne tarderai pas à me rendre chez le Roi. Insensible à des soupçons injurieux , je ne prétends me venger qu'en rappelant sur une Nation que j'idolâtre , des jours de calme & de bonheur.

(*Il sort. Les Esclaves restent au fond du théâtre.*)

SCENE IV.

LES DÉPUTÉS, Mde. D'ÉPRÉMESNIL & ses deux Filles.

LE CHEVALIER DE GUER.

T ON artifice est inutile ! Tu caresses vainement aujourd'hui cette Nation que tu as voulu perdre , & qui va te punir ! Oh , mes amis ! connaissez cet homme tout entier. Comblé des bienfaits de la Reine , ouvrages de ses augustes mains , élevé par Elle à la plus haute dignité , le traître blasphème contre la Divinité qui le protège ! N'a-t-il pas fait répandre , par ces vils agents , dans la Capitale & dans nos Provinces , le bruit scandaleux que cette Assemblée de la Nation , seul remède aux maux qui nous accablent , c'est lui qui la desiré , qui la provoque de toute ses forces ; tandis que la Reine seule l'éloigne & la rend impossible ? (*En s'adressant à la suite du Principal Ministre.*) Esclaves

72 LA COUR PLÉNIÈRE,
ne dites vous pas à tous ceux qui daignent vous
entendre, que votre Maître n'a lui-même excité le
désordre universel, que pour forcer la convocation
des Etats ?

LE COMTE DE VIENNOIS.
Taisez-vous : voici l'autre tyran.

LE CHEVALIER DE GUER.
Me taire devant lui !

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE GAR-
DE-DES-SCEAUX; Foule d'Esclaves, parmi
lesquels on distingue ALBERT, PIÉPAPE,
L'ABBÉ MAURI, DAGOULT, &c.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

(Il s'arrête au milieu du théâtre,
vis-à-vis Mde. d'Eprémefnil.)

QUELLE est cette femme ?

DAGOULT.

Monseigneur ne connaît pas Mde d'Eprémefnil ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Comment donc ! elle a l'audace de présenter ici
l'épouse d'un révolté, d'un homme que l'indulgence
du Roi pouvait seule soustraire au dernier supplice ?

Mad. D'EPRÉMESNIL.

Ah ! Dieux ! Quel langage barbare ! (à ses filles.)
Mes enfants ! soutenez votre mère expirante.

LE CHEVALIER DE GUER.

Voyez, avec quel orgueil, le cruel insulte à la
faiblesse d'une femme !

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Quelques murmures insolents frappent mon
oreille !

LE CHEVALIER DE GUER.

C'est moi.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Et qui êtes-vous ?

LE

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 73

LE CHEVALIER DE GUER.

Je suis l'un de ceux dont la présence doit vous faire trembler. Baïssiez les yeux devant les Députés des Provinces que vous avez livrées à toutes les horreurs de la guerre & du désespoir.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Ha ! ha ! Messieurs, c'est vous ! je suis bien-aise de vous voir. Vous êtes donc les Représentants de ces Sujets rebelles, dévoués à la vengeance la plus éclatante ! Vous venez donc apporter vos têtes à l'échafaud, qui les attend !

LE CHEVALIER DE GUER. (I)

Nous sommes à l'abri du trône, & tu n'est plus à craindre, homme incapable & superbe ! Dans ce moment même, le Roi jette un regard paternel sur la longue histoire de nos malheurs, & de tes attentats. Frémis ! la vérité l'éclaire ; & bientôt tu rendras compte à ton Souverain, à ta Patrie assemblée, des larmes & du sang que tu fis répandre. Si les services de tes aïeux, si la pitié du Roi, si toute autre considération te dérobe au châtiment, au moins tu n'échapperas pas à tes remords, tu vivras seul avec le souvenir du mal que tu as fait !

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Esclaves ! qu'on le saisisse, & qu'on attende l'ordre du Roi, que j'apporte à l'instant.

(I) N. B. Le Chevalier de Guer joue ici le rôle d'un homme libre, tandis que depuis long-temps, hélas ! il est dans les fers.... Nous n'avons à répéter ici, que ce qu'on a déjà dit dans l'*Avis des Editeurs*. -- Encore quelque temps, & l'on verra si l'abbé de Vermond a deviné juste, & s'il y a une sorte de compensation entre quelques événemens de cette Pièce, qu'on a éloignés, & la catastrophe qui se trouve rapprochée à certains égards.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE MONTMORIN.

LE COMTE DE MONTMORIN

sortant tout-à-coup de la chambre du Roi, & arrêtant M. de Lamoignon qui se disposait à y entrer.

VOUS entriez chez le Roi, M. de Lamoignon?... Un moment s'il vous plaît; j'ai d'importantes nouvelles à vous apprendre..... L'Archévêque de Sens....

LE GARDE-DES-SCEAUX.

L'Archévêque de Sens!....

LE COMTE DE MONTMORIN.

Est disgracié. M. le Comte d'Artois (& vous savez cela mieux que moi, M. de Lamoignon) lui faisant depuis quelque temps une guerre assez ouverte..... Le zèle patriotique de ce Prince a surmonté, enfin tous les obstacles qui s'opposaient au renvoi du Principal; & dans ce moment-ci même, on lui prononce vraisemblablement son arrêt.

LES DÉPUTÉS.

!

Ciel ! le moment de la vengeance ferait-il arrivé

LE GARDE-DES-SCEAUX, *avec une joie dissimulée.*

Il est disgracié!... (*à part.*) Necker ! notre cabale triomphe! (*haut.*) J'en suis sincèrement affligé; j'avois pour M. de Sens une estime ! une vénération !... Et, il est exilé sans doute ?

LE COMTE DE MONTMORIN.

Non, M. le Garde-des-Sceaux, non : il ne l'est point. Je m'empresse à mettre votre ame à l'aise. Le Roi est bon; il en a moins coûté à son cœur de croire que M. de Sens s'était trompé, que de présumer seulement qu'il ait eu l'intention de le tromper. Il renvoie son Ministre, parce qu'il est per-

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 75

suadé que le bien de son peuple l'exige ; mais il comble de bienfaits M. l'Archevêque... Le Chapeau de Cardinal pour lui.... Son neveu nommé Coadjuteur....

LE GARDE-DES-SCEAUX, *avec dépit.*

Le Chapeau de Cardinal ! Mais , en êtes-vous bien sûr , M. le Comte ?... Comment la Reine ?...

LE COMTE DE MONTMORIN.

La Reine fait tout. Elle est prévenue que , par des menées odieuses , on a tenté de lui ravir l'amour & la vénération des Français ; mais cette généreuse Princeesse , à l'exemple de son auguste Époux , se plaît à se dissimuler l'auteur de cet artifice coupable : & un trait digne d'elle , & seul capable de lui réconcilier le cœur de tous ses sujets , un trait au-dessus de tout éloge ; (jugez-en vous-même , M. le Garde-des-Sceaux). Cette Princeesse , qui connaît la haine que tout le monde a pour l'Archevêque de Sens , craignant que le peuple , dans le délire où vale plonger le renvoi d'un Ministre qu'il abhorre....

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Eh bien !

LE COMTE DE MONTMORIN.

Eh bien , M. le Garde-des-Sceaux , la Reine , pour sauver M. l'Archevêque , de toutes les avanies que le public prépare à cet Ex-Ministre , a obtenu du Roi , qu'il pût aller à Rome , prendre le Chapeau. Pendant son absence , les esprits se calmeront ; & au bout de quelques mois , il reparaitra paisiblement à la Cour , où la pourpre Romaine ne tardera pas à effacer les torts apparents ou effectifs de l'Archevêque de Sens.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

(*Apart.*) J'enrage. (*Haut.*) M. le Comte , pardon si je vous quitte ; j'entre chez le Roi ; J'ai un nouvel Arrêt à solliciter en faveur de mes grands Bailliages , & les ordres du Roi à prendre (*Il*

montre les Députés) contre des Perturbateurs du repos public, des Révoltés...

LE COMTE DE MONTMORIN.

(avec indignation.)

C'en est trop!... N'allez pas plus loin , M. de Lamoignon ; le Roi m'a chargé de vous demander les Sceaux sur-le-champ : il vous défend de vous présenter devant lui. Son indulgence s'est épuisée en faveur d'un Ministre , votre complice peut-être, mais moins coupable que vous. La Reine elle-même , malgré la bonté de son cœur , n'a pas daigné devenir votre appui. Il est temps , enfin , qu'une Nation respectable se réconcilie avec le meilleur des Monarques. Sa Majesté vous ordonne de vous retirer à Bâville. *(A Dagoult.)* Dagoult ! vous avez entendu l'ordre du Roi, c'est vous qu'il charge de l'exécuter.

LE GARDE-DES-SCEAUX *tombe dans un fauteuil.*

Quel coup de foudre ?

DAGOULT *ayant quitté le Chevalier de Guer, dont il s'étoit saisi précédemment par l'ordre du Garde-des-Sceaux.*

Allons ; Monseigneur, point de faiblesse. Nous dînerons à Bâville tout comme ici... M. D'Eprémefnil y fera peut-être... Monseigneur ! le *trio* ferait plaisant ?

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Suis-je assez humilié !...

Il tombe dans une espèce d'assoupissement léthargique.

LE COMTE DE MONTMORIN, *aux Députés.*

Vous , Messieurs ; portez dans vos Provinces la consolation & la paix ; annoncez au peuple, la clémence du Roi & sa justice. A sa voix, la Nation va s'assembler ; les Loix se réveilleront ; la constitution s'affermira ; les abus disparaîtront ; la con-

HÉROI-TRAGI-COMÉDIE. 77

fiance va renaître de toute part ; enfin , l'empire le plus puissant de la terre deviendra aussi le plus fortuné. (*A Mde. d'Eprémefnil.*) Madame , la justice du Roi est enfin éclairée (*Il lui remet un papier cacheté*) : voici la liberté de votre époux.

LE CHEVALIER DE GUER.

Mde. D'EPRÉMESNIL & ses deux filles, avec
l'expression de la reconnaissance.

Ah ! dites-lui , Monsieur , que la France entière est à ses genoux.

(*le Comte de Montmorin rentre chez le Roi.*)

SCENE VIII. & dernière.

LE GARDE-DES-SCEAUX , LES DÉPUTÉS, Mde. D'EPRÉMESNIL & ses deux Filles.

(ALBERT , PIEPAPE , l'Abbé MAURI & les autres Esclaves sortent pendant cette Scene , en insultant , par des gestes de mépris , l'idole qu'ils viennent d'encenser. DAGOULT reste seul , les yeux fixés sur sa nouvelle proie.)

LE GARDE-DES-SCEAUX , (*Il est toujours assis dans son fauteuil , & paraît se réveiller d'un long sommeil.*)

O U suis-je ? quels objets m'environnent ! dans quels lieux m'a-t-on transporté ! quelles ténèbres épouvantables , & quel silence effrayant ! Je m'efforce en vain de rappeler mes idées : j'étais n'aguère assis sur un trône d'or , je marchais sur la foule de mes ennemis renversés. Mais un bruit affreux vient frapper mon oreille ! Un bruit de verroux & de chaînes ! A la lueur des flambeaux qui m'éclairent , j'entrevois un cachot ; des satellites ! Pour qui sont ces fers que vous apportez ? Pour moi ! Vous en chargez mes mains ! Vous me garrottez comme un vil criminel ! Vous me forcez de vous suivre ! Ah ! la lumière m'est rendue ! Une foule curieuse s'empresse sur mes pas. Tous les yeux me lancent la foudre , & des cris de malédiction

retentissent autour de moi ! Où me conduisez-vous ? Dieux ! je reconnais ces voûtes augustes.... Je n'irai pas , cruels ! vous me faites marcher sur des serpents ! Mais on m'entraîne , on m'enlève. O terre ! engloutis l'infortuné Lamoignon ! Me voici devant le Tribunal redoutable que j'ai profané si long-temps. Je les vois tous , tous : les voilà. Voilà d'Aligre , d'Ormesson , Bochart , de Gourgues ! Eh bien ! Que voulez-vous de moi ? Etes-vous assemblés pour me juger ? Grace ! grace ! je l'implore à genoux , & je confesse mes crimes. (*Il se jette à genoux.*) L'orgueil & la haine m'ont égaré. Je vous abhorrais , j'ai trompé le Roi , j'ai renversé les Loix , j'ai perdu la Nation pour vous écraser. Protégez-moi , vous , du moins , qui fûtes mes amis ! d'Outremont , Glatigny , Pasquier ! Mais vous détournez les yeux ! vous m'abandonnez ! Eh bien ! mon courage me reste ! (*Il se relève.*) Lamoignon à vos pieds ! Quelle infamie ! Je saurai braver vos fureurs. Je ne mourrai pas sans avoir signalé ma vengeance. Je romprai mes fers : je me jetterai sur vous comme un lion rugissant ; je veux briser vos têtes & déchirer vos entrailles. Tiens , tiens , de Gourgues , voilà le coup que je t'ai réservé ! (*Il retombe.*) Mais je succombe : toutes mes forces m'abandonnent. Un frisson mortel... Je.... Ah !.. ah !.. ah !.. -- (*Il ne jette plus que des cris inarticulés , sa voix s'éteint , sa gorge s'enfle , il respire à peine il Meurt.*)

LE CHEVALIER DE GUER.

Trône de Louis XII & de Henri IV , tu ne fera pas ébranlé. Amis ! allons mettre aux pieds du Roi , nos hommages , nos vœux & nos serments.

(*On baisse la toile.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

P. S. Toute merveilleuse que soit la Comédie que nous présentons au Public , nous ne pouvons dissimuler que les

gens d'un goût difficile pourront y trouver quelques défauts. Nous aurions d'excellentes choses à dire à l'appui de l'Ouvrage, & même en faveur des fautes apparentes qu'on pourrait y remarquer, mais le temps nous presse. Cette Comédie est attendue avec impatience; ainsi, nous nous bornerons à transcrire ici une Lettre que nous avons reçue du charmant Abbé qui en est l'Auteur.

LETTRE de l'Abbé de VERMOND aux Editeurs.

Paris, 23 Août 1788.

« En vérité, Messieurs, il faut que vous m'ayez furieusement enivré avec vos éloges, pour que je me sois décidé à mettre mon Drame au jour. J'entends déjà bourdonner autour de moi un essaim de *connaisseurs* de profession; se récrier contre l'Auteur, & dissequer l'Ouvrage du pauvre *Vermond*. Croyez-vous, par exemple, que l'Abbé *Morellet* & l'Abbé *Mauri*, qui, en leur qualité d'Académiciens, & d'Académiciens de l'Académie Française, doivent s'y connaître, me passeront les trois Unités sacrifiées, ou à-peu-près; la longueur de quelques Scènes, où on *les fait agir & parler plus qu'ils ne l'auraient voulu*; la durée des entre-Actes, &c., &c., &c.? Et votre Lamoignon, qui * connaît & respecte son Molière comme son Code!.. Oh! c'est votre M. de Lamoignon qui me fait trembler, moi! Que dira-t-il de voir les loix théâtrales sacrifiées, & point de personnage en scène qui soit en opposition avec lui? Que dira-t-il du dialogue avec le cousin Maupeou? du monologue de la fin, & du dénouement anticipé, dans lequel on le fait mourir dans les bras de Dagoult?....

» Et la plaisanterie, d'aller, tout exprès, à Bâville

» faire imprimer *la Cour Plénière*, sur la même presse
 » qui a servi à la *Correspondance* !...., Messieurs, Mes-
 » sieurs ! tout cela deviendra tragique ; je vous gage
 » l'Abbaye que me vaudra ma Pièce, que le Lamoignon
 » se piquera au jeu, & qu'il fera faire de ma Comédie,
 » une Critique aussi en règle que celle du Cid ; garre
 » encore qu'il n'en persécute les Editeurs avec plus d'a-
 » charnement, que Richelieu n'a tourmenté Corneille.
 » Pour moi je suis fort tranquille ; je dirai au bon La-
 » moignon, que je n'ai aucune part à tout ceci ; il me
 » croira, ou fera semblant de me croire ; il boudera à
 » son ordinaire, c'est-à-dire, il fera comme ce joueur
 » qui, perdant toute sa fortune au jeu, s'arrachait les
 » entrailles avec le flegme d'un Stoïcien.

» Adieu, mes amis faites prendre lecture de ma Co-
 » médie aux officiers du Bailliage de Ville-Franche ; cela
 » pourra les amuser.

» A propos ; le pauvre Archevêque est depuis vingt-
 » quatre heures entre deux étaux : on assure que c'est
 » Lundi qu'il fait le *saut périlleux*. Vous verrez qu'il
 » s'en tirera mieux que Sancho-Pança du château de la
 » Comtesse. Je suis bien-aise, au surplus, de l'avoir mé-
 » nagé dans mon dénouement : *Je n'aime pas battre les*
 » *gens à terre*. -- Me croirez-vous une autre fois ?... Eh
 » bien ! quand je vous l'ai dit, que Lamoignon ne ferait
 » retraite que le dernier ? Rappelez-vous de la Fable du
 » bon LA FONTAINE, que je vous citai l'autre jour chez
 » la Comtesse de **

Nonobstant la légèreté

A ses pareils si naturelle,

Ses Confrères, les beaux esprits,

Firent tant que le *Chef de cette République*,

Par raison ou par politique,

Décampa bien-tôt du Logis.

